



Revue Alpine

CLUB ALPIN FRANÇAIS LYON-VILLEURBANNE

HISTOIRE

La course aux sommets

ILS NOUS FONT VOYAGER

Aux extrémités
des Pyrénées

VIE DU CLUB

Ski mode doux

n° 659
juin 2023

SATORIZ

le bio pour tous !

Satoriz Caluire

OUVERT DE 9H À 19H30 DU LUNDI AU VENDREDI
ET DE 9H À 19H LE SAMEDI - 100, AVENUE DU GÉNÉRAL
LECLERC - 69300 CALUIRE - TEL. : 04 37 40 13 88

Satoriz Vaulx-en-Velin

OUVERT DE 9H À 19H DU LUNDI AU SAMEDI
LES 7 CHEMINS - 10, RUE DES FRÈRES LUMIÈRE
69120 VAUX-EN-VELIN - TEL. : 04 78 26 68 72

Satoriz Vienne

OUVERT DE 9H30 À 19H30 DU LUNDI AU SAMEDI
ZI DÉPARTEMENTALE 4 - 38200 SEYSSUEL
TEL. : 04 74 16 83 12

Satoriz Champagne au Mont d'Or

OUVERT DE 9H30 HEURES À 19H30 DU LUNDI AU SAMEDI
11, RUE DES ROSTÉRISTES - 69410 CHAMPAGNE AU MONT D'OR
TEL. : 04 78 35 66 69

Satoriz L'Isle d'Abeau

OUVERT DE 8H30 À 19H30 DU LUNDI AU SAMEDI
6 BIS RUE DES SAYES, ZONE COMMERCIALE - 38080 L'ISLE D'ABEAU
TEL. : 04 37 06 49 01

RETROUVEZ LA LISTE DE
TOUS NOS MAGASINS SUR
www.satoriz.fr

expé
DEVIENT

CABESTO
MONTAGNE

OFFRE SPÉCIALE
PARTENAIRE !

-10%

sur présentation de
la carte adhérent

-20%

en réglant avec les
cartes collectivités

VALABLE UNIQUEMENT AU CABESTO MONTAGNE LYON
102 RUE BOILEAU, 69006 LYON - 04 37 24 22 23



56, rue du 4 août 1789
69100 Villeurbanne
Métro Gratte-ciel
04 78 42 09 17

Rencontres et inscriptions aux sorties
du week-end : le jeudi de 19h à 20h
et sur le site internet

Horaires d'ouverture du secrétariat
(hors vacances d'hiver et d'été)
Mardi 14h - 18h
Jeudi 15h - 20h

Horaire bibliothèque
La bibliothèque est ouverte le mardi
et le jeudi après-midi. Remplir une fiche
d'emprunt auprès de l'accueil.

Quest Lyonnais
Espace Ecully (local vers l'accueil)
7, rue Jean Rigaud
(ancienne rue du Stade)
69130 Ecully
Permanence : le jeudi de 19h à 20h

Périodique quadrimestriel

Directeur de la Publication
Jean-Christophe Segault

Rédacteur en chef
Christian Granier
granier.christian@gmail.com

Administration
Club Alpin français
de Lyon-Villeurbanne
56, rue du 4 août 1789
69100 Villeurbanne
(métro Gratte-ciel)
Tél. 04 78 42 09 17
secretariat@clubalpinlyon.fr
CAF Lyon-Villeurbanne
kiffe CAF trail Lyon-Villeurbanne
www.clubalpinlyon.fr

Rédaction
Jacques Baranger, Henry Bizot,
Michel Bligny, Paul Ferraton,
Christian Granier, Christel Kitzinger,
Odile Lolom, Martine Michalon-Moyne.

2^e trimestre 2023 - Dépôt légal n° 659
juin 2023 - I.S.S.N. 1158-2634

Graphisme
Guillaume Huron et Aude Samain

Impression
Imprimerie Cusin

Photo de couverture :
Glacier de Tré-la-tête
©Collection CAF, DR

Revue fondée en 1894
n° 659 juin 2023



Lac du mont Cenis © collection CAF

Sommaire

4 Le mot du Président Jean-Christophe Segault

HISTOIRE

5 La course aux sommets finira-t-elle un jour ? par Yves Ballu

ILS NOUS FONT VOYAGER

13 Quand les Pyrénées apparaissent ou s'effacent par Robert Fanton

PORTFOLIO

17 S'abriter en montagne autrefois

VIE DU CLUB

23 Les Lagopèdes alpins Ski mode doux, mode d'emploi par Caroline Fayolle, Martin Jeannerot, Alizée Payen et Ludivine Riuné

26 Ah ces clôtures de barbelés ! par Brigitte Barchasz

29 Aux sources de l'Alpinisme par Eric Asselborn

31 Glissade intempetive par Snowy Allen (Lederlin)

33 À la bibliothèque Spécial BD

34 Jean-Pierre Frésafond nous a quittés

le mot du président



Le comité de lecture recrute.

Faites-vous connaître si vous êtes intéressés.

la revue alpine est visible sur le site du club : www.clubalpinlyon.fr (avec un trimestre de décalage).
Aller sur navigation → le club → revue alpine.

Si vous désirez que vos articles, comptes-rendus, annonces et détails de vos activités etc..., paraissent dans la revue de novembre 2023, les envoyer par mail à granier.christian@gmail.com

Les photos légendées, en haute définition, sont à envoyer séparément de l'article pour la production numérique.

Tous les articles originaux ayant trait à la montagne sont les bienvenus.

Date butoir pour l'envoi de vos contributions dans le prochain numéro :

jeudi 14 septembre pour la revue de novembre 2023

La rédaction



Linaigrettes Aiguilles Rouges © collection CAF

Pleurer ou changer ?

Au fil des ans, la haute montagne change. Et malheureusement pas en bien !

Ma dernière visite en ce mois d'avril 2023 à la Grande Ruine, au-dessus du refuge Adèle Planchard a bien failli me faire pleurer. L'arête sommitale est désormais beaucoup plus compliquée à atteindre du fait du retrait glaciaire. De tels exemples se multiplient, nombre de sommets autrefois atteignables par des courses d'alpinisme faciles soit se transforment en courses difficiles soit sont en conditions correctes seulement en tout début de saison.

Cet hiver, pour la première fois depuis fort longtemps, je n'ai pas posé mes spatules en Chartreuse. Et pourtant la Chartreuse blanche, c'est la meilleure.

Vous l'avez compris, aujourd'hui je veux parler du réchauffement climatique. Soit on vire dans le pessimisme le plus noir et on commence à **pleurer** sans espoir de s'arrêter, soit on se dit qu'il nous faut **changer** de comportement pour ralentir ce fichu réchauffement. À nous de choisir !

De quoi parle-t-on ? Le sujet est de plus en plus commenté dans nos medias mais il n'est pas facile de saisir et comprendre toute l'ampleur du phénomène. Au CAF de Lyon-Villeurbanne, nous avons la chance de pouvoir participer à des ateliers de formation sur le réchauffement climatique :

- La fresque du climat, où par petits groupes nous reconstituons les origines, les raisons qui engendrent ce réchauffement et ensuite ses conséquences sur la terre (la température évidemment mais aussi les végétaux, les animaux) et les hommes (famines, maladies, migrations...). À l'issue de la création de cette fresque s'engage un débat sur ce qui peut ralentir le réchauffement et inverser la tendance
- L'atelier 2 tonnes, comme objectif 2 tonnes de CO₂ émises par personne et par an, sachant qu'actuellement le Français moyen produit presque 10 tonnes. L'objectif de la soirée est alors de se projeter dans le futur en évaluant l'impact de nos changements de comportements

J'en profite pour remercier la commission environnement durable et nos adhérents qui organisent ces soirées fort instructives et motivantes. Pour combattre un phénomène, il faut bien le connaître et ces ateliers permettent de mieux l'appréhender. Inscrivez-vous à ces soirées, parlez-en autour de vous.

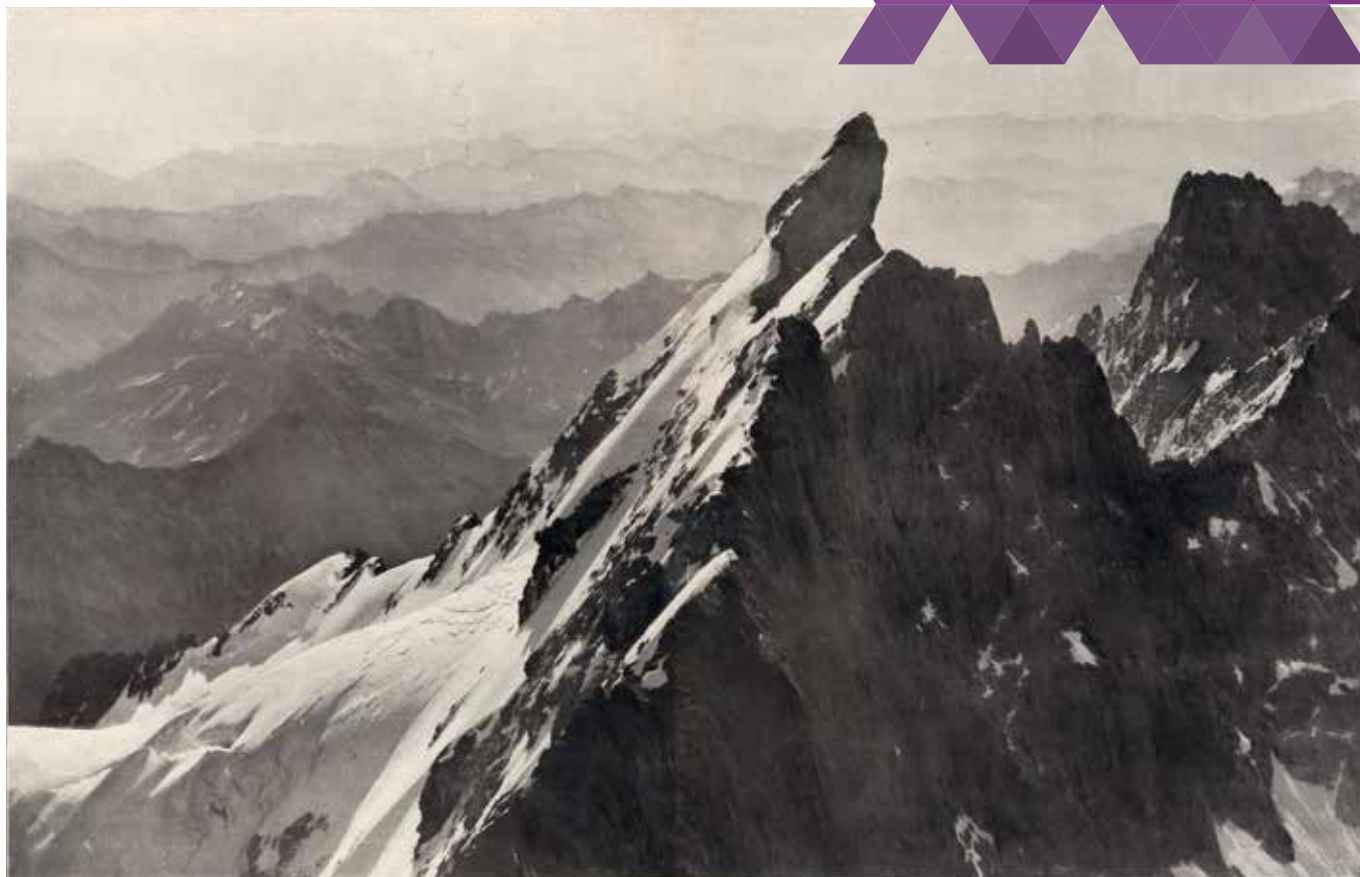
Evidemment le challenge est immense. À titre individuel, il paraît vain mais, collectivement, nous pouvons faire mieux, ou plus exactement faire moins. Car c'est le fond du sujet, nous devons moins consommer : moins de trajets (en avion, en voiture), moins de viande (surtout bovine), moins de chauffage et de climatisation, moins d'achats inutiles...

Ceci passe par un changement de comportement individuel progressif et aussi par un changement collectif. Très clairement les activités d'un club comme le notre seront impactées. L'utilisation de minibus est un premier pas vers une réduction de la consommation par personne. D'autres voies sont envisageables. On pourrait suggérer à tous les conducteurs de ne pas dépasser le 110 sur autoroute. On pourrait inciter nos encadrants à proposer plus de week-ends, voire de séjours « longs » et moins de sorties à la journée. On peut aussi se poser la question du maintien de sorties alors que les conditions sont très défavorables (parfois maintenues parce qu'on risque de perdre des arrhes). Et bien sûr nous devons continuer de favoriser les sorties en mobilité douce et les développer. Si vous avez des idées qui vont dans ce sens, merci de les partager avec la commission environnement du club.

Enfin, pour conclure, collectivement nous pouvons aussi influencer les personnes que nous côtoyons en leur faisant prendre conscience de l'importance des actes quotidiens de chacun. J'ai même l'espoir un peu fou que nous pouvons influencer les choix politiques de nos communes, notre département, notre région, notre pays, de l'Europe et même du monde entier en passant le message que le combat contre le réchauffement climatique nécessite un effort commun et non partisan.

Oui, changeons de comportement !

Jean-Christophe Segault
president@clubalpinlyon.fr



la Meije

La course aux sommets finira-t-elle un jour ?

par Yves Ballu, auteur, spécialisé dans l'histoire de l'alpinisme

Quand les hommes ont-ils commencé à explorer les sommets qui les dominaient ? Et pourquoi ? La réponse se perd dans la nuit des temps, et les documents dont nous disposons ne remontent guère au-delà du XV^e siècle. Certaines premières, ou réputées telles, ne sont sans doute que des répétitions... Mais elles sont entrées dans l'Histoire, et personne ne songe à les en déloger.



Gravure de 1550 évoquant l'ascension du Mont Aiguille

Ainsi, Antoine de Ville est-il bien installé comme l'un des tout premiers à avoir réellement escaladé une montagne, le 26 juin 1492 (quelle année !). Charles VIII, roi de France, qui visitait ses terres du Dauphiné, a repéré le mont Aiguille. Une montagne étonnante : pas de sommet pointu, juste un vaste plateau, mais des flancs si escarpés que son ascension semblait impossible. Qu'à cela ne tienne, le roi ordonne à son chambellan d'en faire l'ascension ! Pas simple... Après avoir rassemblé

une vingtaine d'hommes, celui-ci envoie les plus braves reconnaître l'itinéraire et l'équiper. Puis il se lance à l'assaut du « fameux mont Aiguille » et prend pied sur le plateau sommital. Il y fait dire une messe et mande un huissier pour témoigner de la réussite de sa mission. Prudent, l'huissier reste au pied de la montagne : « Il ne voulut cependant pas s'exposer dans le danger qu'il y avoit d'y périr et par l'impossibilité d'y arriver de peur qu'il ne parut tenter le Seigneur puisque à la seule vue de cette montagne, chacun estoit épouvanté ; il y vit néanmoins le même Dompjulian, et les autres qui le prièrent de s'approcher, à quoy l'huissier ne voulu pas condescendre. » Cet exploit marque-t-il la naissance de l'alpinisme ? Pas vraiment ; il faudra attendre près de trois siècles pour que des hommes se lancent enfin à la conquête des montagnes – de toutes les montagnes.



Le glacier des Bossons atteignant le fond de la vallée - Jules Guédy - 1839

Le mont Blanc, naissance de l'alpinisme



Carrel et Croz

C'est un savant suisse, Horace Bénédicte de Saussure, qui lance le mouvement. En séjour à Chamonix où il était venu herboriser, il découvre le mont Blanc et fait le vœu de le gravir. Rien ne pourra l'en dissuader, ni le scepticisme des Chamoniards qui considèrent son ascension non seulement comme impossible, mais mortellement dangereuse, ni les mises en garde de son entourage pour qui ce projet est une folie, ni les années qui passent. Nous sommes en 1786. Voilà plus de vingt-cinq ans que Saussure a fait placarder dans les différentes églises de la vallée un avis promettant une récompense à ceux qui chercheront le chemin de la « sommité ». En dépit

d'une dizaine de tentatives, le mont Blanc est toujours vierge. Enfin, le 8 août 1786, deux Chamoniards, Michel-Gabriel Paccard, médecin, et Jacques Balmat, paysan, parviennent au sommet du « monarque des Alpes ». Quelques jours auparavant, Balmat, ayant appris qu'une équipe de plusieurs hommes était partie pour une énième tentative, les avait rejoints. Malgré leurs protestations, il les avait suivis de loin et les avait finalement perdus de vue lorsqu'ils avaient décidé, le soir venu, de faire demi-tour. Il s'était alors retrouvé seul, sur le glacier, piégé par la nuit. Redescendu sain et sauf le lendemain, il avait démontré, malgré lui, qu'une nuit à 3 000 mètres d'altitude n'était pas mortelle. Une observation capitale aux yeux



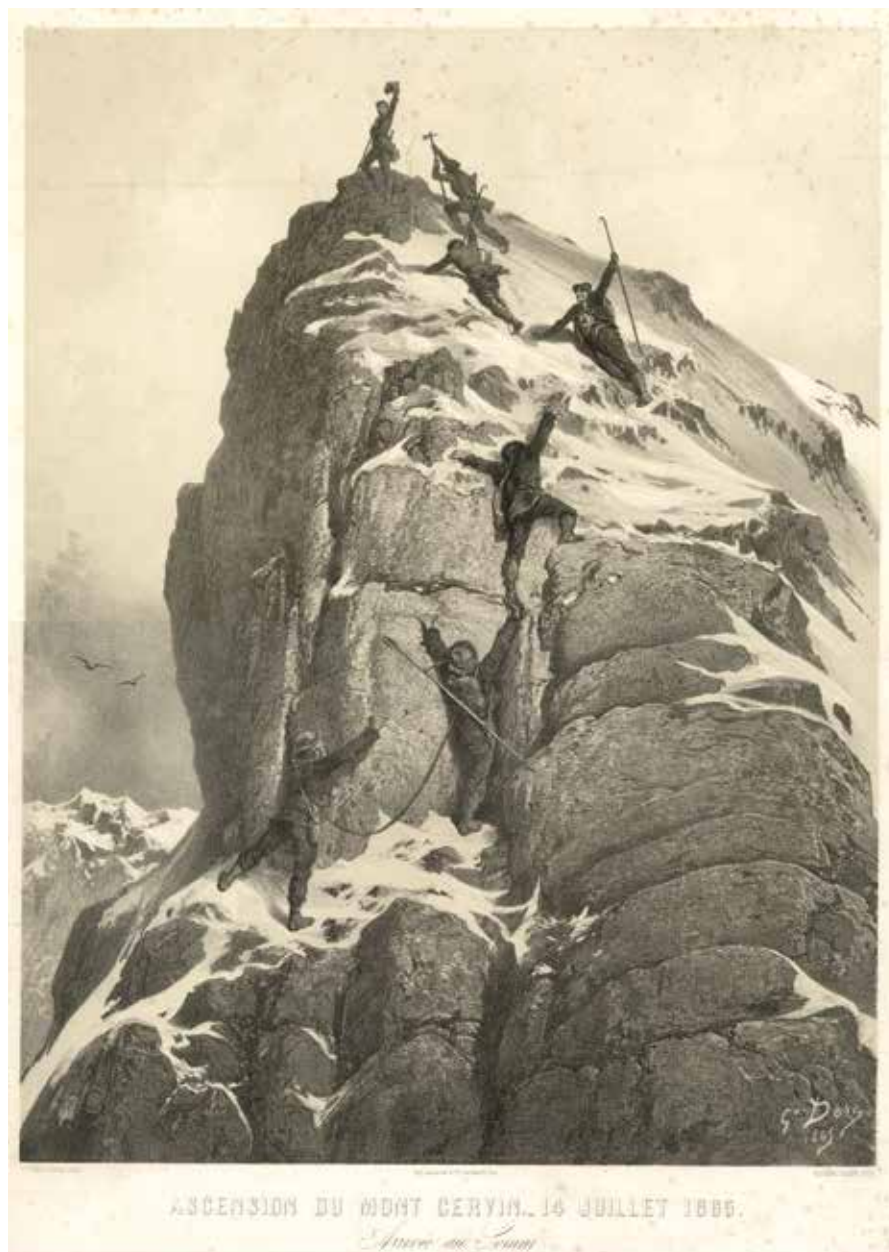
Balmat montre à de Saussure le Mont-Blanc ©Christian Granier

du médecin Paccard : celui-ci avait compris que tenter l'ascension en une seule journée, comme l'avaient fait tous ses prédécesseurs, était une erreur, car à cette époque l'ascension nécessitait deux jours, et il fallait donc prévoir un bivouac en altitude. C'est ainsi que les deux hommes convinrent de s'associer pour une nouvelle tentative. La bonne cette fois. Et pour que personne n'en doutât, Paccard prit la précaution de mettre dans la confidence deux témoins dignes de foi, qui établirent un certificat irréfutable : « Le 8 août 1786, nous avons vu avec nos lunettes d'approche que Michel-Gabriel Paccard, docteur en médecine, dudit Chamonix, est parvenu avec Jacques Balmat, son guide, sur le sommet du mont Blanc, situé audit lieu, vers les 6 heures et 23 minutes du soir. Nous l'y avons vu se promener, et, sur lequel mont, ils sont restés une demi-heure quatre minutes, ayant commencé à descendre sur les 6 heures 57 minutes. »

L'année suivante, Saussure se fera conduire à son tour au sommet, accompagné de 18 guides et... de son valet de chambre. Le récit qu'il fera de son ascension suscitera l'intérêt de nouveaux aventuriers qui, plus nombreux chaque année, répéteront à leur tour l'ascension. Mais bientôt, le mont Blanc ne sera pas le seul à susciter l'intérêt des explorateurs d'altitude. Tous les sommets des Alpes, et particulièrement les 82 « 4 000 », vont faire l'objet d'une véritable compétition de la part de ceux qu'on n'appelle pas encore des « alpinistes ». L'enjeu est d'arriver le premier et de le faire savoir. Par exemple, le Wetterhorn, situé dans le massif des Alpes bernoises, intéressait l'alpiniste britannique Alfred Wills : « C'était en 1854, j'étais engagé dans l'ascension du Wetterhorn avec mes guides Auguste Balmat, Auguste Simond, Ulrich Lauener et Peter Bohren. Depuis deux jours, nous nous démenions pour en atteindre le sommet lorsqu'à notre grande surprise, nous apercevons deux hommes escaladant à vive allure la dangereuse arête que nous venions tout juste de gravir. L'un d'eux portait un arbre ! Un arbre véritable avec ses branches, ses feuilles, bref tous les attributs d'un arbre. Et malgré cette charge, les deux individus progressent à une telle allure qu'ils ne tardent pas à nous dépasser pour s'engager dans la pente de neige au-dessus de nous avec l'intention évidente d'atteindre le sommet et de nous en ravir la conquête. Vous imaginez la réaction de mes guides ; même le pacifique Balmat parlait de coups de poing... Puis, après un lourd silence, les deux pirates ont accepté de nous attendre. Finalement, nous avons fait la paix : ils ont promis de ne pas revendiquer la gloire de la première ascension, nous leur avons offert une part de gâteau au chocolat et Balmat, enfin calmé, a conclu en disant qu'ils étaient finalement de bons enfants...
« Mais à quoi servait l'arbre ?
- L'arbre ? C'était pour le sommet, à défaut de drapeau ! ».

Le défi du Cervin

En 1865, l'exploration des grands sommets alpins touche à sa fin. Tous ou presque ont été conquis : Grandes Jorasses, aiguille Verte, mont Rose, Dent Blanche, Weisshorn, Breithorn, Eiger, Marmolada, Civetta, etc. Un dernier résiste encore aux assaillants : le Cervin. Le plus difficile. Le seul qui ressemble à une montagne telle que la dessinent les enfants, avec un sommet pointu,



1^{re} ascension du Cervin

des flancs escarpés, de la neige et des rochers... Le seul qui n'offre aucune « voie normale » facile. Une douzaine d'alpinistes ont tenté leur chance. Les plus déterminés sont un Anglais, Edward Whymper, et un Italien, Jean-Antoine Carrel. Après de nombreuses tentatives, parfois communes, ils s'affrontent à distance le 14 juillet 1865. Carrel et ses compagnons sont sur l'arête du Lion versant italien, Whymper est sur l'arête du Hörnli versant suisse avec deux guides suisses, les Taugwalder père et fils, un guide français de grande réputation, Michel Croz, et trois compatriotes, Francis Douglas, Charles Hudson et Douglas Hadow. C'est la cordée britannique qui s'adjuge finalement cette première très convoitée, au grand dam des Italiens qui redescendent bredouilles en voyant tomber les pierres que Whymper et Croz précipitent dans le vide pour leur signifier que l'affaire est réglée. Ils reviendront trois jours plus tard pour ouvrir leur voie sur l'arête du Lion. Mais le succès de Whymper, qui s'annonçait triomphal, se solde par une tragédie : à la descente, le jeune Hadow glisse, entraînant dans sa chute Croz, Hudson et Douglas. Quatre morts qui

susciteront désolation et incompréhension. La presse britannique s'interroge : « Pourquoi gaspiller le meilleur sang d'Angleterre à gravir des pics inaccessibles, en maculer les neiges éternelles ? ». Le poète John Ruskin s'indigne : « Vous avez transformé en champs de course les cathédrales de la Terre ! ». Pour autant, ce drame ne met pas un terme à la conquête des sommets.

Après que la plupart des 4 000 ont été gravis, les Alpes offrent aux amateurs de premières d'autres sommets de moindre altitude, mais pas de moindre intérêt. Et comme au Cervin, les plus convoités font l'objet de compétitions ouvertes, parfois acharnées. C'est ainsi que la même année 1878, deux sommets emblématiques sont conquis : les Drus, dans le massif du mont Blanc, et la Meije en Oisans.

Les Drus

Pour les Drus, la première manche est remportée le 12 septembre 1878 par les Anglais Clinton Thomas Dent et James Walker Hartley, emmenés par leurs guides suisses Alexandre Burgener et Andreas Maurer, lesquels avaient pris soin d'emporter des échelles acheminées tout au long de la voie, dans des passages parfois délicats. Pour Dent, ce succès couronnait plusieurs années d'efforts et... dix-neuf tentatives ! Pour le guide chamoniard Jean Charlet, c'était un camouflet : une fois encore, il enrageait de voir les alpinistes étrangers, conduits par des guides suisses, leur griller la politesse ! Qui plus est, sans élégance : « Nous y sommes ! a exulté Burgener, et ces vauriens de guides chamoniards qui sont tout juste bons à emmener des touristes au mont Blanc n'auront plus qu'à se taire ! ».

Mais les « vauriens » n'ont pas dit leur dernier mot... En effet, les Drus se conjuguent au pluriel : le Grand et le Petit. Et si Dent a bien construit une pyramide, fixé un drapeau et déposé une bouteille abritant sa carte de visite au sommet du Grand Dru, il n'a pas réussi à effectuer la traversée jusqu'au Petit Dru. Deux ans

auparavant, Jean Charlet avait fait une tentative en solitaire sur ses flancs. Parvenu jusqu'à la brèche séparant les deux aiguilles, il était redescendu après avoir laissé un bâton pour marquer le point ultime de son ascension. Dans la foulée, il avait publié le récit de sa tentative dans la revue du Club alpin français. « Impossible ! s'est insurgé Dent dans



Les Drus dans un ouvrage d'Alexandre Dumas de 1833

les colonnes de l'Alpine Journal. Comment a-t-il pu redescendre seul avec une corde ? Une telle narration doit être tenue pour suspecte et des récits de cette nature tendent à jeter le discrédit sur l'alpinisme. » Pas très fair-play, mais de fait, la descente semblait impossible par les moyens traditionnels. Ce qu'ignorait Dent, c'est que l'astucieux guide chamoniard avait pour l'occasion utilisé une méthode révolutionnaire consistant à faire passer sa corde en double sur un becquet, puis à descendre en se laissant glisser et la rappeler en tirant sur l'un des deux brins. Cette technique, répétable à l'infini et universellement utilisée depuis lors, s'appelle la descente en rappel.

Le 29 août 1879, Jean Charlet repart avec ses collègues guides Payot et Folliguet à la conquête de son Petit Dru, et à 14 h 15 il entend les salves de canon tirées depuis Chamonix pour saluer son succès, acquis de haute lutte. Au passage, il réplique à son concurrent Dent : « Je n'admets guère en ce qui me concerne l'échelle dans les ascensions de rochers. Je la crois plutôt destinée aux couvreurs qu'aux alpinistes et plus propre à l'ascension des toitures qu'à celle des montagnes. » Il lui préfère la technique originale du « piolet ascenseur » : juché sur les épaules de ses compagnons, il cherche des prises ; si elles sont trop hautes, il s'installe debout sur un piolet tenu à bout de bras par ses acolytes ; s'il manque quelques décimètres,



Jean Charlet

Payot et Folliguet montent sur un gros caillou ; quant aux derniers millimètres, ils les obtiennent en se hissant sur la pointe des pieds !

La Meije

Quelques semaines auparavant, un autre sommet prestigieux avait cédé lui aussi, au terme d'un siège de plusieurs années. Point culminant du massif de l'Oisans, la Meije (3 883 m) attirait depuis longtemps l'attention des meilleurs alpinistes, dont Whymper en 1864 : « Du point culminant jusqu'au bas du glacier, la roche absolument à pic semble tout à fait inaccessible. » Un point de vue partagé par le célèbre guide suisse Christian Almer lâchant un lapidaire « unmöglich » (impossible). Henri Duhamel, alpiniste français fin connaisseur du massif, avait lui aussi effectué plusieurs tentatives, assisté par les meilleurs guides du Dauphiné. À chaque fois, il avait été arrêté par des difficultés insurmontables. De guerre lasse, il finit par jeter l'éponge et l'écrivit au président du Club alpin français : « Plusieurs siècles devront s'écouler avant qu'on puisse dépasser l'endroit où mes braves guides ont établi une pyramide. »

Mais Henri Boileau de Castelnau, jeune alpiniste qui l'avait accompagné lors de ses précédentes tentatives, releva le défi. Avec les mêmes guides – Pierre Gaspard et son fils – il repartit le 6 juillet 1878 et il se heurta une nouvelle fois à une dalle verticale. Devant le peu d'enthousiasme de son guide, il proposa d'y aller seul. À quoi Pierre Gaspard répondit : « Eh bien, vous ne vous casserez pas la tête tout seul ; puisque c'est votre intention, je ne vous quitterai pas ! ». Après s'être déchaussé pour améliorer l'adhérence de ses pieds sur la roche glissante, Gaspard bougonna : « Nous monterons, puisque vous le voulez, mais nous ne redescendrons plus ! ». Et il franchit le « passage impossible » menant au sommet. Cri de soulagement du guide Gaspard : « Nom d'un chien, cette fois, ce ne seront pas des guides étrangers qui l'auront eue les premiers ! »



Die Überwindung des letzten Schwebsteins auf einem versteinerten Dorsagenal am Gipfel der Meije in den Dauphiniden.
Nach der Karte gezeichnet von H. C. Ochsner.

1878

La Meije

Le Grépon

Le Grépon (3 482 m) est l'une des plus belles aiguilles de Chamonix, et l'une des plus convoitées. Comme pour les Drus, la compétition pour sa première ascension a été franco-britannique. Et comme pour les Drus, elle a été remportée par un Anglais, Albert Frederick Mummery, l'un des alpinistes les plus brillants de sa génération, recrutant pour l'occasion deux guides suisses : Alexandre Burgener, force de la nature, et Benedict Venetz, as de l'escalade. Après plusieurs tentatives, les trois hommes parviennent enfin au sommet, le 25 août 1881. Pour être sûr que personne ne contestera son exploit, Mummery y laisse son piolet. Et en regagnant son hôtel, il fanfaronne : « Mon piolet aura le temps de rouiller avant que le Grépon ne reçoive une nouvelle visite ! ». Une provocation pour les guides chamoniards : « D'accord, s'exclame Mummery. Il y aura cent francs pour celui qui le rapportera ! »

C'est alors qu'entre en scène un grimpeur français aux modestes qualités alpines, sublimes par un intense sentiment patriotique. Un mois durant, Henri Dunod, assisté par trois guides chamoniards, assiège le Grépon jusqu'à le forcer par un nouvel itinéraire. Emportant tantôt un sapin de deux mètres destiné à remplacer le piolet de Mummery, tantôt un drapeau français qui, faute de mieux, sera planté au sommet des Grands Charmoz, tantôt une poutre longue de trois mètres, tantôt trois échelles de la même longueur pouvant se fixer ensemble, il parvient enfin au sommet et ne manque pas de récupérer le piolet...

Le retour à Chamonix est triomphal et l'Annuaire du Club alpin français pour l'année 1885 consacre une douzaine de pages à cette deuxième ascension du Grépon, et première française, que l'Alpine Journal résumera en quelques lignes aigres : « M. H. Dunod donne un compte rendu fort intéressant du mois qu'il a passé à assiéger l'aiguille des Charmoz (qu'il nomme très improprement aiguille du Grépon), ayant perpétuellement comme point de mire le piolet de M. Mummery, et ce jusqu'à l'ultime tentative du 2 septembre 1885. »

Et le piolet ? Lorsque François Simond, guide de Dunod, se présente pour l'échanger contre la récompense, Mummery rétorque : « Trop tard ! La promesse n'est plus valable... ». Un demi-siècle plus tard, François Dunod, fils aîné d'Henri, recevra de l'Alpine Club une lettre fort aimable demandant la restitution du piolet pour son musée. « Trop tard... » répondra-t-il en écho.

Les « 8000 » de l'Himalaya

Après la conquête des Alpes, le regard des alpinistes se tourne vers d'autres continents, d'autres sommets, d'autres altitudes. Et la compétition reprend de plus belle : les uns après les autres, les quatorze 8 000 que la Terre offre aux « conquérants de l'inutile » cèdent. À commencer par l'Annapurna, « premier 8 000 » le 3 juin 1950. La victoire de l'expédition française rencontre un écho mondial : le drapeau français brandi à bout de piolet par Maurice Herzog, chef d'expédition (photographié par Louis Lachenal, son compagnon de cordée), fait la une de tous les magazines, et le martyr de ses « héros » sévèrement amputés après de graves gelures aux pieds et aux mains, suscite une vague de compassion et d'admiration. Herzog, qui a fait entrer l'histoire de l'alpinisme dans celle de France, restera toute sa vie une icône, objet de ferveur nationale. Au grand dam de certains de ses compagnons d'expédition, tels le guide Lachenal, réduit au rôle de second de cordée, ou Gaston Rébuffat, qui ne se reconnaît pas dans cet alpinisme colonial et ses récits cocardiers : « Accepter d'être qualifié de héros, après l'Annapurna, pour ma part m'a toujours révolté. »



La conquête de l'Annapurna en 1950 puis l'Everest en 1953



L'Everest

Mais si l'Annapurna (8 091 m) est bien le premier 8 000 à avoir été « vaincu », il en reste encore treize à conquérir. Ainsi, l'Everest (8 848 m), véritable sommet de la Terre, est plus haut de quelque 750 mètres. Dès 1921, les Anglais ont tenté son ascension, avec une persévérance qui confine à l'acharnement. En 1924, la disparition d'Andrew Irvine et George Mallory, aperçus à proximité du sommet, laisse planer un doute : l'ont-ils atteint ? Peut-être. C'est le 29 mai 1953 que l'alpiniste néo-zélandais Edmund Hillary et son sherpa Tensing Norgay, membres de cette septième expédition britannique dirigée par John Hunt, parviennent enfin au sommet avec certitude. Hillary a dû batailler sur un ressaut d'une douzaine de mètres à quelques encablures du sommet, sans doute le passage le plus technique jamais surmonté à une telle altitude. À l'évidence, il est l'artisan de ce succès et il a fait entrer l'alpinisme dans l'histoire de l'humanité. Mais, suprême élégance, il ne se fait

pas photographier au sommet. C'est à Tensing qu'il demande de poser, et c'est Tensing qui immortalisera l'avènement. Pourquoi ? Hillary l'explique non sans humour : « Le sommet de l'Everest n'est pas le meilleur endroit pour apprendre à son sherpa le maniement d'un appareil photo. »

Le K2 (8 611 m), cadet de l'Everest, a lui aussi suscité bien des convoitises. Ce sont finalement des Italiens Lino Lacedelli et Achille Compagnoni qui, le 31 juillet 1954, après quatre tentatives et soixante-dix jours d'assaut, plantent leur drapeau national sur le deuxième plus haut sommet de la planète. Un beau succès entaché par une polémique : membre de l'expédition dirigée par le professeur Desio, le jeune alpiniste prodige Walter Bonatti a failli perdre la vie en portant des bouteilles d'oxygène à ses deux compagnons installés dans leur tente à plus de 8 000 mètres et qui n'ont pas répondu à ses appels. Contraint avec son sherpa de bivouaquer dans des conditions épouvantables, il ne survivra que grâce à une capacité de résistance hors du commun et gardera de cette unique expérience himalayenne un souvenir amer. Il lui faudra attendre près de cinquante ans avant que le Club alpin italien ne lui rende justice.

Nanga Parbat, la montagne tueuse

Dans la saga des 8 000, le Nanga Parbat (8 126 m) occupe une place à part. Surnommée « la montagne tueuse », il a fasciné les alpinistes allemands qui l'ont tenté dès 1930 et sont revenus à la charge à plusieurs reprises, malgré un grand nombre de victimes – trente et une au total. Autant dire que l'enjeu est crucial en 1953 lorsqu'une expédition austro-allemande installe son camp de base pour une nouvelle tentative. Mais alors que cinq alpinistes sont installés au camp III, le chef d'expédition Peter Aschenbrenner, considérant que les conditions deviennent dangereuses, ordonne la retraite. Abandonner ? pas question ! rétorquent les cinq. Le lendemain, trois d'entre eux, accompagnés de quatre porteurs, montent au camp IV et équipent de cordes fixes la voie vers le camp V, qu'ils installent le lendemain en dépit des injonctions réitérées du camp de base. Otto

Kempton et Herman Buhl restent dans l'unique tente tandis que les autres redescendent au camp IV.

Le lendemain, les deux alpinistes s'élancent vers le sommet, mais Kempton renonce bientôt. Buhl décide de continuer seul, et au bout de dix-sept heures, il parvient au sommet, le 3 juillet 1953. Il réussit même à regagner le camp V le lendemain, après un bivouac épuisant. Photographié à son arrivée au camp de base, à bout de forces et complètement déshydraté, il a vieilli de 10 ans ! Cette performance exceptionnelle, réalisée sans oxygène, est considérée comme un exploit majeur des ascensions himalayennes.

Deux ans plus tard, le 9 juin 1957, Buhl récidive avec la première ascension du Broad Peak (8 047 m). Cette fois, il n'est pas seul, mais avec ses trois compagnons de cordée autrichiens, il réussit l'ascension sans porteurs et sans oxygène – encore un précédent.

Depuis l'Annapurna, « premier 8 000 », jusqu'au Shishapangma conquis en 1964 par des Chinois, en passant par l'Everest gravi en 1953, huit nations se sont affrontées dans une compétition pacifique pour se partager en moins de quinze ans les géants de la Terre. Dans sa préface à la réédition de « Annapurna premier 8000 » (Arthaud 2000), Maurice Herzog met ainsi en perspective ces quinze années qui se sont écoulées depuis la conquête de l'Annapurna : « Certes, tous les 8 000 de la Terre ont été conquis depuis lors. Mais sans vouloir diminuer le mérite de leurs vainqueurs, ils apparaissent néanmoins comme récurrents. »

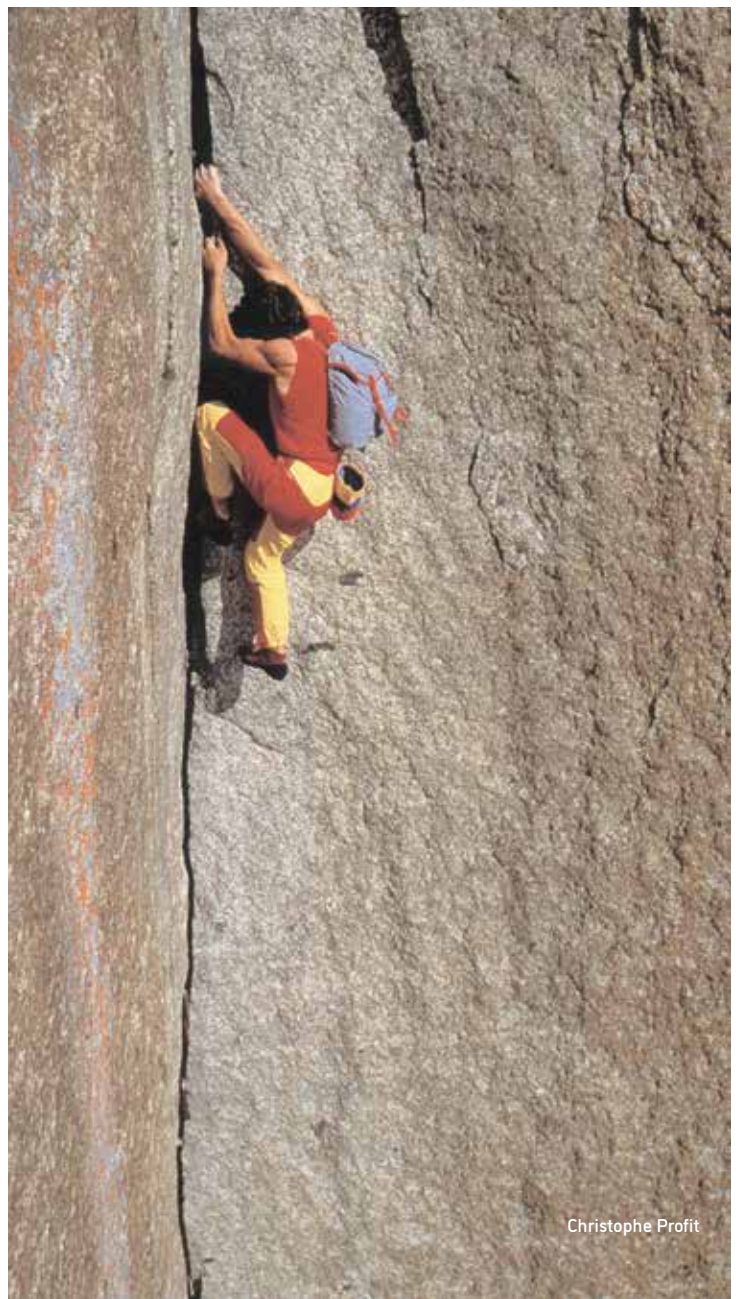
L'alpinisme aujourd'hui

Désormais, les alpinistes ne vont plus en montagne pour la science, comme les premiers « ascensionnistes ». Ils n'y vont plus pour l'exploration, comme les pionniers du XIX^e siècle. Ils n'y vont pas davantage pour rapporter une « belle victoire » à leur pays, comme les émules de Maurice Herzog. Au demeurant, il ne leur reste plus guère de sommets à conquérir. Alors, vont-ils toujours en montagne ? Oui, bien sûr, plus que jamais. Et pourquoi ? Pour le plaisir. Parce qu'aujourd'hui, on peut pousser la difficulté, l'engagement, la performance à des limites jamais atteintes.

À défaut de prétendre à l'héroïsme, la jeune génération prend son plaisir à dynamiter les références de l'alpinisme et à pulvériser les horaires d'ascension. Ainsi, le Suisse Ueli Steck, après Christophe Profit, a transformé les voies d'ascension les plus difficiles en champs de courses. Profit a mis 3 h 10 pour escalader en solo intégral la face ouest des Drus en 1982. Steck, chrono entre les dents, mettra 2 h 47 pour gravir, également en solo intégral, la face nord de l'Eiger ! Dani Arnold, Alex Honnold et bien

d'autres s'engagent avec jubilation dans cette course aux records sur les voies les plus extrêmes. Et bientôt, comme ce fut le cas un siècle auparavant, cette fringale de records les conduit bien au-delà des Alpes, jusqu'aux massifs himalayens. Ueli Steck y perdra la vie (en 2017) : lors d'un entraînement en vue de l'enchaînement Everest-Lhotse en moins de 48 heures, il fait une chute mortelle au Nuptse. L'Espagnol Kilian Jornet y trouvera l'occasion d'enrichir un palmarès exceptionnel : après avoir pulvérisé les temps d'ascension dans les Alpes (face nord du Cervin en 1 h 56, aller-retour Chamonix-sommet du mont Blanc en 4 h 57...), il parviendra au sommet de l'Everest en 17 h depuis le camp de base.

Pour autant, aucun de ces prodiges n'a jamais prétendu être un surhomme. Et aucun n'a arboré un drapeau national. C'est passé de mode. Pourtant, les sommets n'ont rien perdu de leur valeur symbolique, témoins les centaines de candidats à l'Everest chaque année. Et la montagne reste un piédestal. Hier pour les héros, aujourd'hui pour les champions.



Christophe Profit

Quand les Pyrénées apparaissent ou s'effacent

par Robert Fanton

Cap Creus

Les Pyrénées, plus de 400 km d'arêtes, de pics et de parois, qui relient la Méditerranée à l'Atlantique. Environ 200 sommets de plus de 3 000 m, des cirques glaciaires et des canyons. On y revient toujours pour ces points forts évidents. Mais parfois, le hasard peut nous faire découvrir d'autres massifs plus discrets. Ils peuvent pourtant être tout aussi forts, et montrer un nouveau visage des Pyrénées. Les lieux, où elles apparaissent et s'effacent, donnent peut-être une nouvelle clé pour les découvrir.

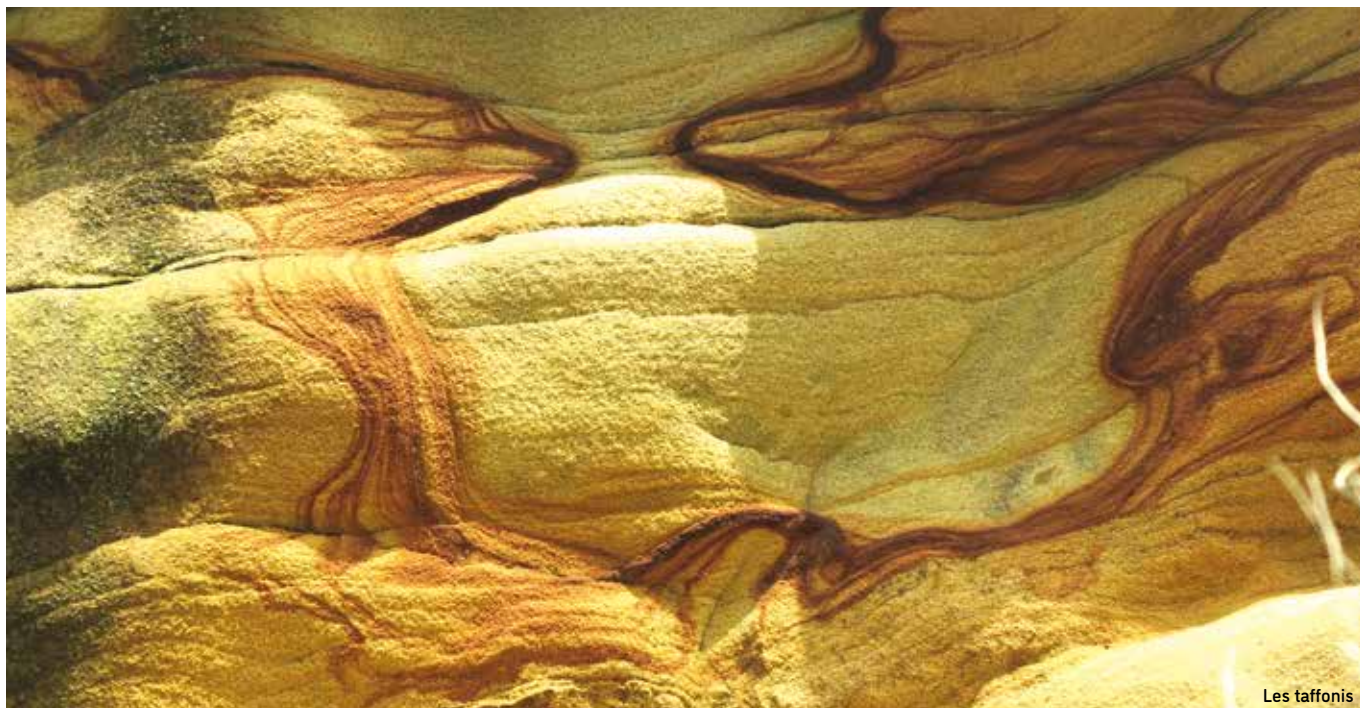
Le cap Creus en Méditerranée

Tous les deux en Espagne, ils marquent les points extrêmes des Pyrénées. Chacun a ses paysages et ses ambiances. Les histoires naturelles et humaines y sont très différentes. Pourtant, ils se donnent la main grâce au GR 11 espagnol. Ce dernier part du phare du cap du Figuier au pied du Jaizquibel, pour aboutir au phare du cap Creus, après un vagabondage pyrénéen de presque 800 km et de 48 000 m de dénivelé, itinéraire original pour relier deux phares.

Par lequel commencer ? Aucune raison précise ne désigne l'un plus que l'autre, mais il faut bien choisir. Venant de la région lyonnaise, et abordant les Pyrénées par l'est, le cap Creus sera notre première étape. Le mot cap nous laisse imaginer un promontoire qui s'enfonce dans les eaux de la Méditerranée, tout cela dans l'ambiance et la douceur espagnole. La première

partie de l'image est juste, mais ensuite, l'atmosphère s'écarte de la douceur méditerranéenne. Le cap Creus abrite un phare à 87 m d'altitude, mis en service en 1853. Petite anecdote étonnante, en 1971, il a été choisi pour cadre du film *Le phare du bout du monde*, tiré d'un roman de Jules Verne, qui se passe dans une île au large de la Terre de Feu. Un endroit à la géographie contrastée et au climat violent. Eh bien la situation du cap Creus s'adapte tout à fait à cette image. Rocheux, balafré de ravins escarpés, désolés et venteux. Il fait aussi penser à un bout du monde atlantique, même s'il est en Méditerranée.

Ici le rocher est présent sur chaque recoin du cap. Il a deux composantes qui vont s'imbriquer de façon chaotique. La première est un micaschiste formant des zones ruiniformes. Elles sont balafrées de creux, les taffonis, provenant de l'action des embruns marins sur les rochers. Ce relief est recoupé par la seconde, une



Les taffonis

roche voisine du granit, sous forme de filons dans tous les sens. Très solide, cette roche n'est pas altérée, et dessine des formes très précises, souvent originales. On y retrouve le chameau, le lapin, l'aigle, mais chacun y voit bien ce qu'il veut.

Ces silhouettes émergent du micaschiste sombre qui, lui, fait penser à de l'éponge. Ces roches sont très anciennes, et font partie de la zone axiale des Pyrénées. Cette dernière suit la ligne ouest-est du massif. C'est en profondeur la base des zones élevées. Tout de même, il y a une question préoccupante. Nous sommes ici au niveau de la mer, et il n'y a plus de grands sommets. Mais il y a une réponse. Au début de leur histoire, les Pyrénées rejoignaient le sud des Alpes. La formation du golfe du Lion a fait disparaître la moitié est de la chaîne. Au cap Creus nous sommes au début de cette zone de disparition. Au niveau de notre cap, des sommets élevés ont déjà été érodés. Nous ne voyons maintenant que leurs racines.



Cap Creus



La phare de cap Creus

Histoire géologique tourmentée et action énergique de la mer sur le paysage ont fait ce mélange assez spectaculaire. Le randonneur ne s'ennuie pas au cap Creus. Ce dernier attire aussi photographes et artistes. L'un d'eux, originaire de la région, a laissé sur certains de ses tableaux, l'ambiance et la silhouette des plus beaux rochers. Son nom est célèbre : Salvador Dali. Il habitait



Jaizquibel

Cadaqués, un îlot de maisons blanches serrées sur peu d'espace, entre mer et collines escarpées.

Parler de Cadaqués nous conduit à la présence humaine sur le cap Creus, plutôt discrète et pourtant impressionnante. En effet en dehors de la route qui mène au phare, peu de traces humaines. Mais, à l'entrée de la péninsule qui conduit au cap, s'élève le monastère de Sant Pere de Rodas. La nature y est reine, et il s'y intègre avec une touche de mystère qui surprend et impressionne tout visiteur. Son histoire semble commencer avant l'année 900. Elle est complexe et tourmentée, rayonnement et abandon s'y succèdent. De plus réalités et légendes s'y mélangent. Il mériterait un long article, mais précisons seulement qu'il mérite un détour et même une visite. Dernière précision, ce monastère abrite le siège du parc naturel du cap Creus. Plus grand espace inhabité sur la côte espagnole de Méditerranée, ce parc est à la fois terrestre et marin. Il protège le paysage déjà évoqué, avec une flore qui comporte des espèces rares et endémiques. Elles sont adaptées à cet environnement très minéral. Le parc s'étend en mer, sur de grandes zones d'algues, mais aussi sur des étendues à très faible profondeur, où poussent des herbes presque identiques à celles que nous connaissons sur terre. Avant de quitter ce lieu, il serait dommage d'ignorer juste au-dessus, le château Sant Salvador de Verdera, en ruine, mais son site impres-

sionnant, à 670 m, vous donnera, sur la région du cap Creus, une vue que vous garderez en mémoire. Voilà pour le premier personnage pyrénéen.

Le Jaizquibel sur l'Atlantique

Contrairement à cap Creus, le Jaizquibel ne se développe pas face à la mer, mais à côté, tout en longueur et plus en douceur. Entre deux ports basques Fuenterrabia et Pasaia, le massif déroule, parallèlement à la côte, une douzaine de kilomètres de crête, accompagnés de reliefs doux. Oublions l'image précédente de la proue d'un bateau, car il fait plutôt penser à un long navire, venu se coller et s'abriter contre la terre. Il se parcourt facilement sur toute sa longueur. Itinéraire sans problème face aux grands horizons marins, mais pas sans surprise. Le départ se fait comme pour le GR 11 au phare du cap du Figuier, mais cette fois on prend la direction sud-ouest, en suivant la crête médiane du massif qui monte jusqu'à 545 m. Ce sentier aux vues très larges sur les côtes et l'océan, est un des points forts du chemin de Saint Jacques de Compostelle par l'itinéraire nord. L'histoire locale y est très présente.

Sanctuaire de Notre Dame de Guadalupe du XVI^e siècle, détruit et reconstruit plusieurs fois, histoire tourmentée là



Jaizquibel

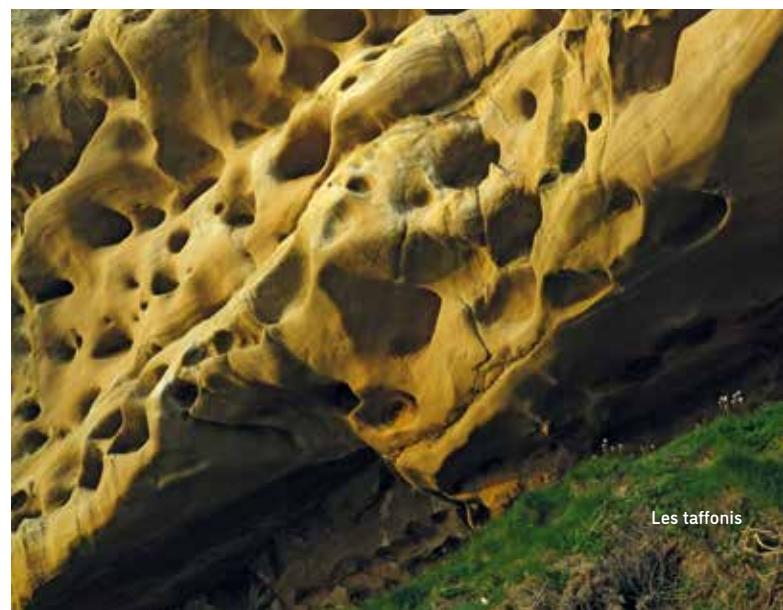
Jaizquibel. Oublions la géologie, pour des paysages marins et très verts. Une descente nous attend au-dessus d'une nette échancrure de la côte, déjà accidentée, où se réfugie un petit port de pêche très coloré, Pasaia (le passage). À connaître, et à découvrir, de préférence, en descendant du Jaizquibel. Ce lieu, qui a jadis eu un rôle essentiellement militaire, pour l'observation des côtes et de l'océan, a vu récemment son rôle et son ambiance totalement transformés. Il dévoile maintenant ses richesses naturelles, et fait connaître les sciences de la vie et de la Terre.

Voilà, pour ces deux petits massifs, à ambiance et personnalité bien différentes.

aussi. Plusieurs tours de guet s'élèvent près du sentier, et l'histoire ancienne y pose une empreinte discrète avec un dolmen et des cromlechs. Mais la surprise n'arrive pas de ces points d'histoire, ni des horizons océaniques. Il faut la chercher en descendant vers la côte, et bien regarder le sol et les rochers proches. Soudain arrivent les paramoudras sur lesquels repose une grande partie de la renommée du Jaizquibel. Déjà leur nom lui-même est une question, ensuite leur formation pose un problème. Pour éclairer tout cela, il faut préciser que le Jaizquibel est un massif de grès, donc de grains de sable agglomérés puis soudés par un liant. Cette dernière action se passe de façon plus ou moins intense. Parfois des zones en forme de boules ont un liant très solide, et sont entourées par d'autres avec une cohésion bien plus faible. Les zones dures restent, après érosion des parties fragiles. Voilà très schématiquement la formation des paramoudras, boules rocheuses qui émergent du rocher, ou simplement ancrées au sol. Certains même sont simplement posés sur le rocher, et seront déplacés lors d'une tempête à venir. Mystère sur leur future position. Mystère aussi sur l'explication détaillée du phénomène, qui est encore un sujet de désaccord entre les géologues. Ce nom curieux ensuite pose une question. Où veut-il en venir ? Sans certitude, il semblerait évoquer des poires de mer. La mer est bien là, les poires, c'est moins net. Mais ce qui est flou peut encore plus faire rêver que ce qui est très précis.

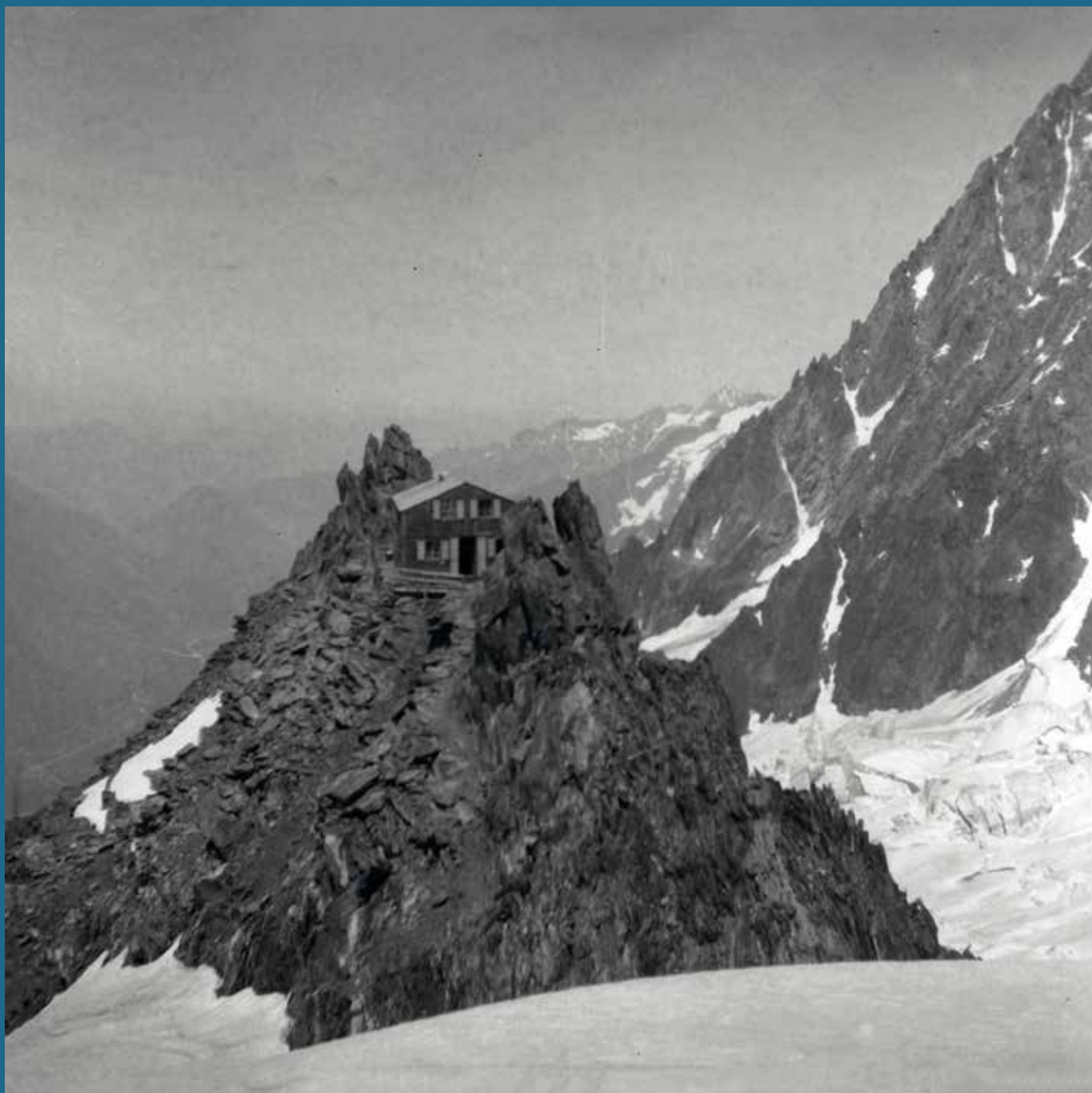
Les curiosités géologiques du massif ne s'arrêtent pas aux paramoudras, car ils sont aussi accompagnés par des taffonis. Mais ceux-ci sont plus grands, plus colorés, et aussi plus fins dans leurs détails que ceux du cap Creus. En Europe de l'ouest, la médaille d'or des taffonis peut probablement être attribuée au

La comparaison est terminée, elle est faite avec mon regard. C'est donc ma vision des choses qui apparaît. Elle s'est construite au fil du temps, en parcourant la grande chaîne, et ses points extrêmes. La différence entre ces derniers m'a très vite frappé et intéressé. Je la présente, en sachant que mon regard n'est pas celui d'un autre montagnard. Mais l'échange est constructif, et bien dans l'esprit de notre club. Randonneur, tes découvertes des mêmes lieux, si tu as la chance de les parcourir, te conduiront à une autre vue de ces massifs. Pourtant il est probable que tu aboutiras aussi à la conclusion suivante : avec le cap Creus et le Jaizquibel, les Pyrénées, quel que soit le sens dans lequel on les parcourt, nous offrent un spectacle, dont le premier et le dernier tableau laissent des impressions très fortes et très différentes. Elles restent bien dans le style pyrénéen. Loin d'un tourisme préparé, mais qui demande curiosité et exploration lente, pas toujours si simple, mais bien remplie. Bonne découverte.

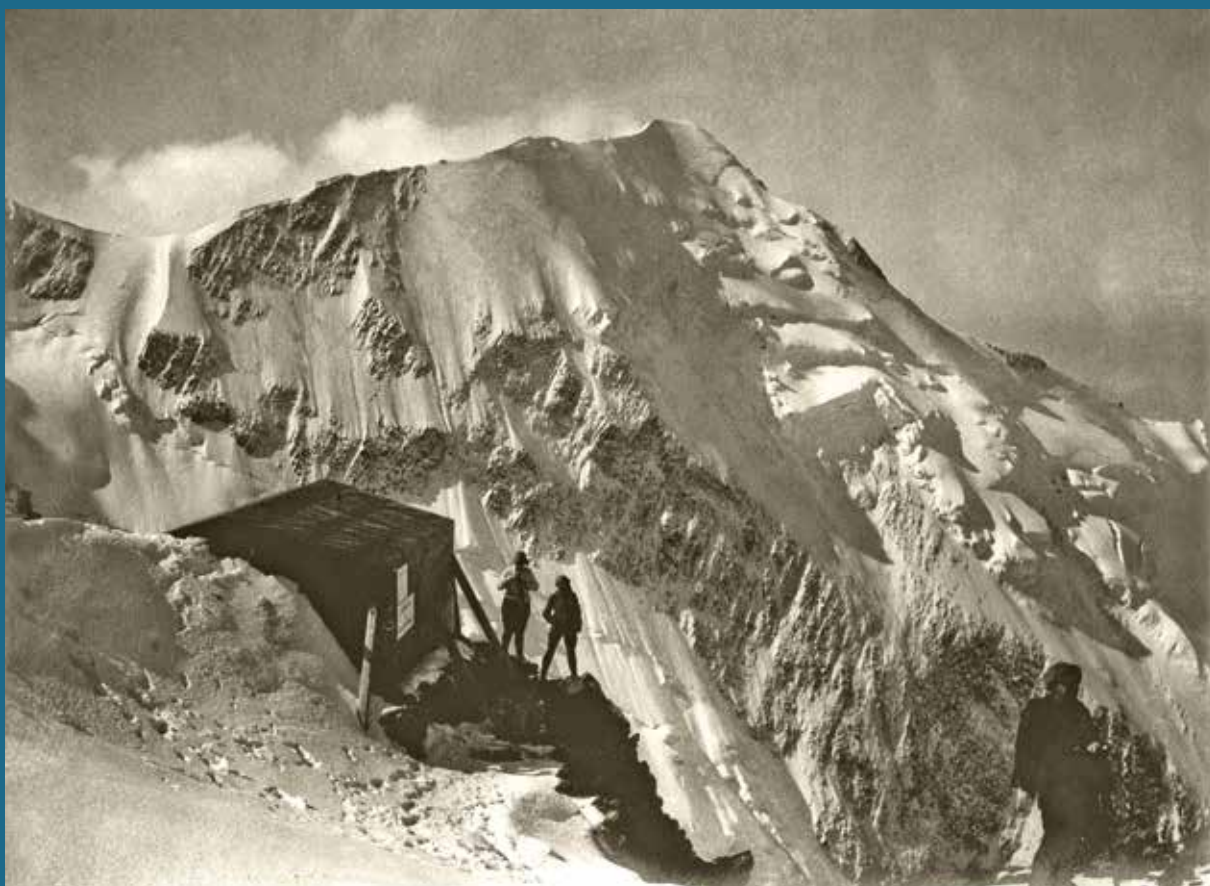


Les taffonis

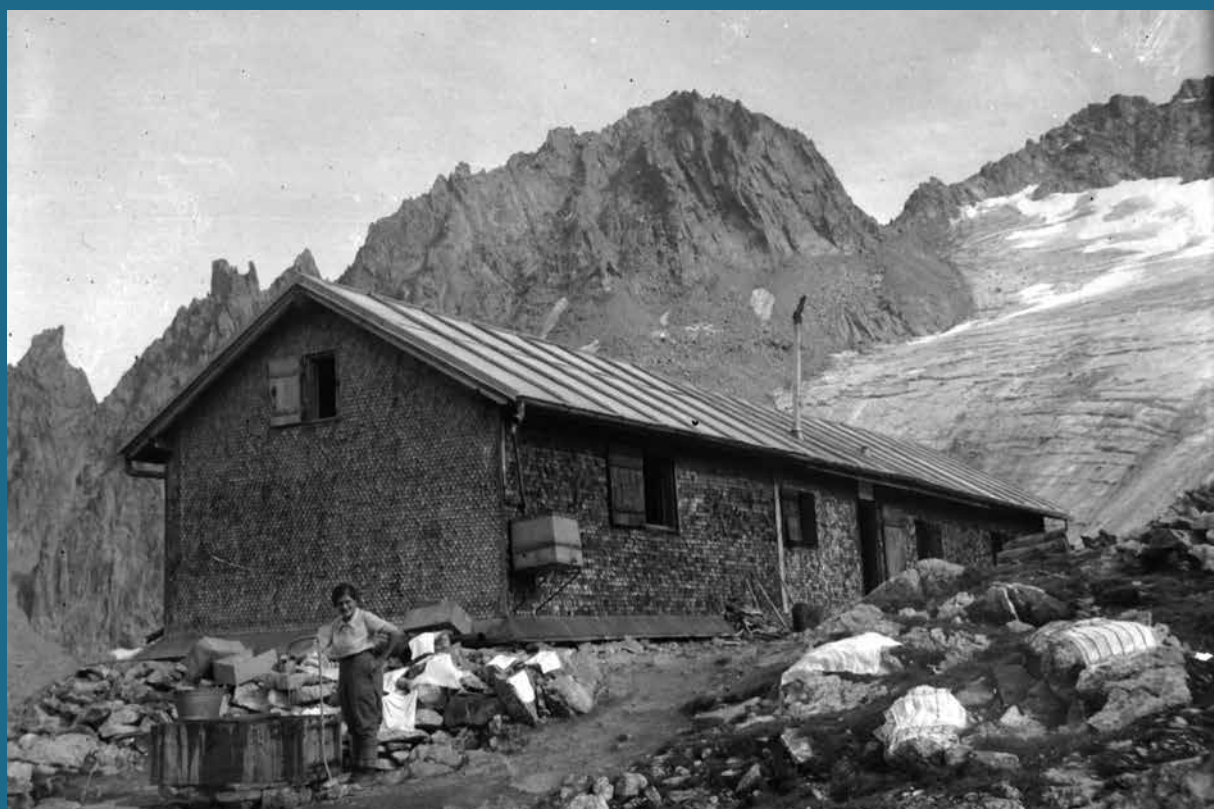
Ces clichés anciens nous ont été gracieusement prêtés
par le musée-château d'Annecy, que nous remercions.



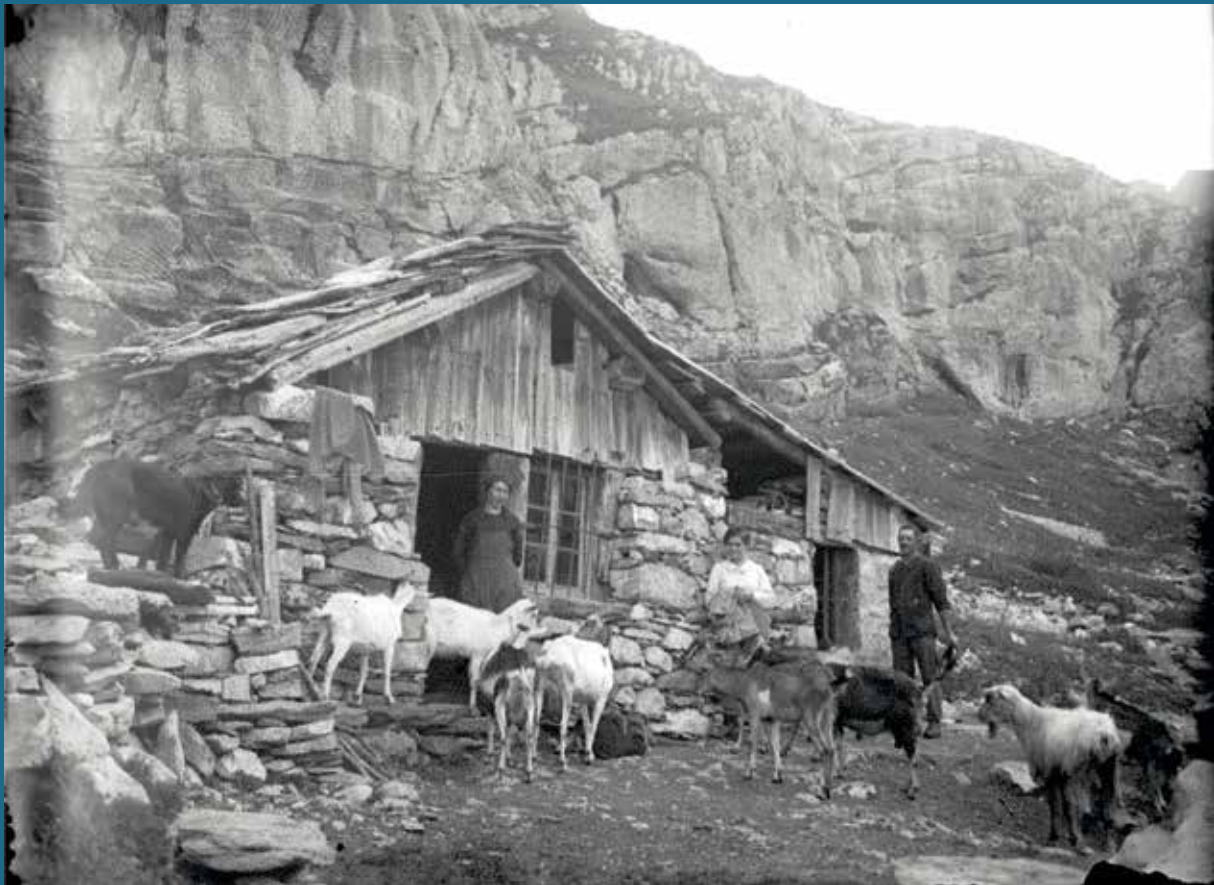
Henri Caméré, *La cabane des Grands Mulets*, négatif sur cellulo, vers 1930
n°inv :2002.0.27.1.188. Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Henri Caméré, *Alpinistes devant le refuge de l'Aiguille du Goûter*, tirage gélatino-argentique, vers 1930
n°inv : 2002.0.6.8. Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Henri Caméré, *La cabane de Saleinaz (Suisse)*, négatif sur cellulo, 1934
n°inv : 2002.0.26.18.26 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



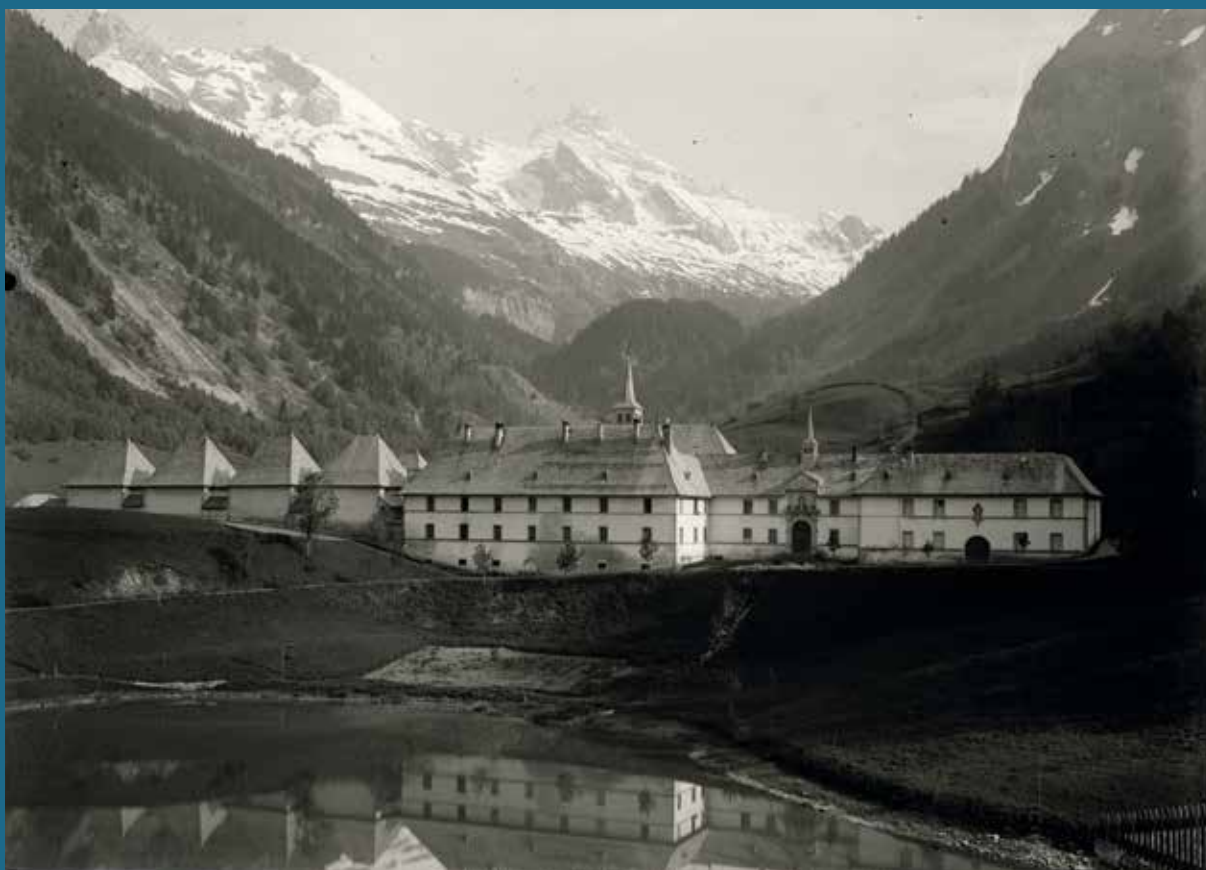
Henri Caméré, *Chalet d'alpage*, plaque de verre, vers 1930
n°inv : 2002.0.26.7.9 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Anonyme, *Le refuge du Parmelan*, 1891
n°inv : 1988.02.17. Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Henri Caméré, *Refuge d'Argentière*, négatif sur cellulo, vers 1930
n°inv : 2002.0.26.17.22 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



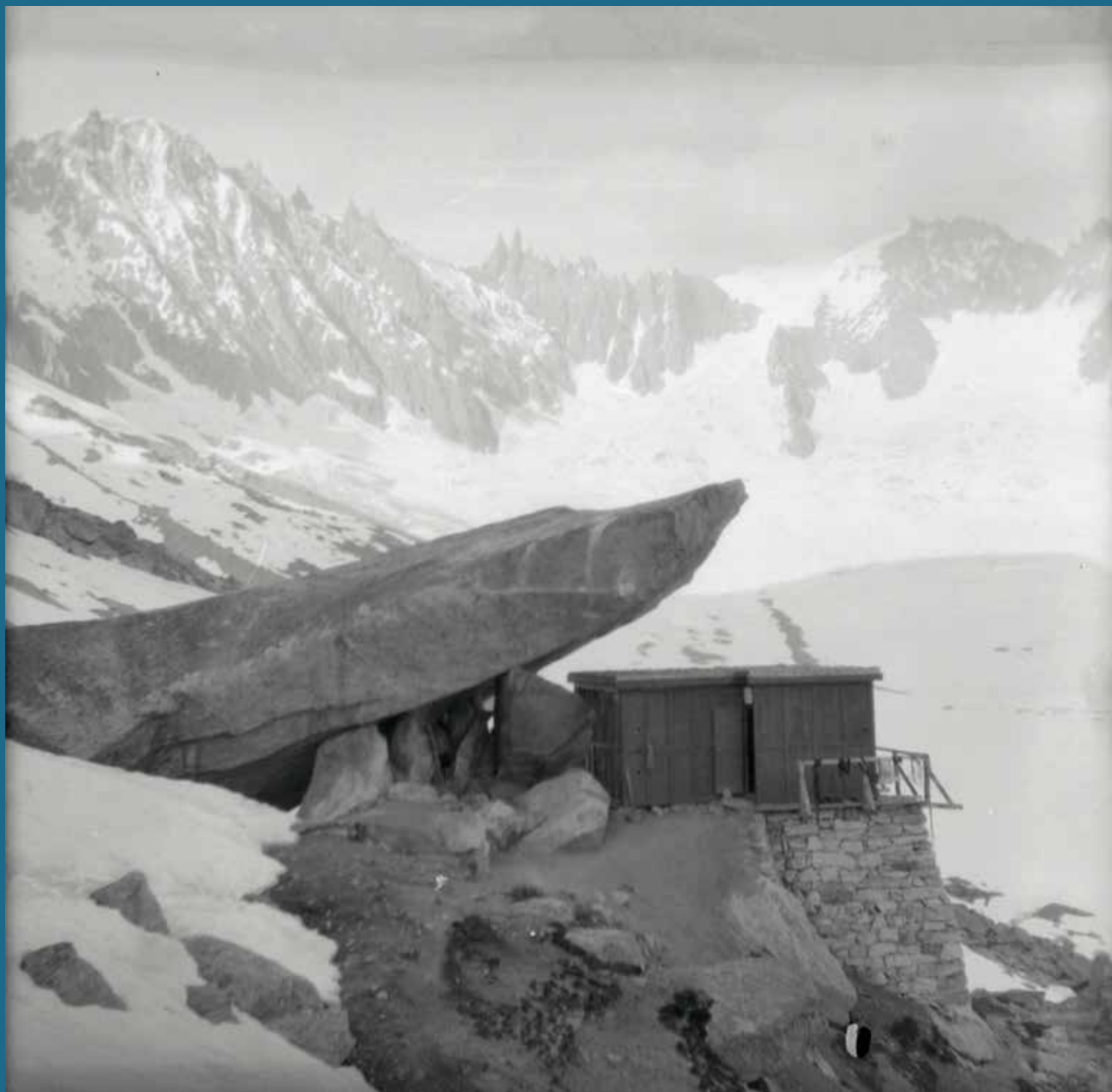
Baron Victor de Gaudemar, *La Chartreuse du Reposoir*, plaque de verre, vers 1901- 1908,
n°inv : 2019.5.111 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Henri Caméré, *Observatoire Vallot*, négatif sur cellulo, vers 1930, n°inv : 2002.0.27.1.169
Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Baron Victor de Gaudemar, *Le lac Noir et le Gabelhorn*, plaque de verre, vers 1901-1908
n°inv : 2019.5.39 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Henri Caméré, *Le refuge du Couvercle*, négatif sur cellulo, vers 1930

n°inv : 2002.0.27.1.94 Collections des musées d'Annecy © musées d'Annecy



Les Aiguilles d'Arves,
reliées en une journée de ski depuis le massif du Thabor

Les Lagopèdes alpins

Ski mode doux, mode d'emploi

par Caroline Fayolle, Martin Jeannerot, Alizée Payen et Ludivine Riuné

L'objectif : aller faire du ski de randonnée en mode doux depuis Lyon

Définition du mode doux : tous les transports en commun (train, bus, navette, stop) ou bien les transports sans moteur (vélo, jambes, skis). En bref, tout ce qui prend plus de temps qu'une voiture personnelle.

Mais pourquoi ? Parce qu'on aime aller en montagne, passer du temps à profiter de cet environnement à ski, tout en faisant le choix d'habiter à Lyon : cela veut dire qu'il faut s'y transporter. Tester le mode doux avec le cycle « Lagopèdes alpins » (saisons 2022 et 2023), c'est tenter l'expérience d'aller en montagne sans voiture. Attention, l'idée n'est pas de chercher l'équivalent de la voiture. Aujourd'hui, il n'y en a pas... Alors il s'agit là de faire du ski autrement, d'être dans un rapport à l'espace et au temps différent... à la recherche de la qualité et non la quantité (de km, de dénivelé, de sommets gravés, de pentes skiées, de nombre de participants...). Sur un week-end prolongé, il s'agit, en équipe, de vivre le transport comme un voyage et de prendre le temps de l'immersion en montagne.



Ski léger



Aiguilles du Goléon et de la Saussaz

Les ingrédients principaux :

- être prêt à l'aventure et aux aléas
- avoir de l'inventivité pour trouver les plan B, pour rebondir (comme à ski dans la poudreuse... être bien souple)
- être prêt à optimiser, à simplifier
- être léger
- être convertible (marcheur, skieur, cycliste, auto-stoppeur, sprinteur)
- oser des itinéraires incongrus

Exemples de petites surprises :

- météo qui se dégrade
- grève de train
- grève du Bulletin d'Estimation des Risques d'Avalanche
- suppression de train à la dernière minute
- réservation nécessaire de la navette, mais l'information n'avait pas été vue, donc pas de navette
- pas de neige en janvier, nouvelle destination à trouver

Les lieux de départs expérimentés (ou planifiés) :

- Maurienne (avec le train qui rattrape même son retard) : Aussois, Valmeinier, Valloire...
- Aravis : les Confins (La Clusaz), de nombreux horaires
- Grandes Rousses, Ecrins : arrêts sur la ligne de bus Grenoble/Briançon (la Grave, Villar d'Arène, le Lauzet...)
- Cerces : Névache, par Briançon

L'équipe 2023 :

Les six Lagopèdes : Alizée, Antoine, Caroline, Harry, Laurence et Martin

Encadrés par Camille, Ludivine et Mathis, le remplaçant.



Témoignages :

Caroline : « Ne possédant pas de voiture, les combinaisons multimodales et les meilleures astuces d'enchaînements train-covoiturage-stop-vélo jusqu'à des points reculés, je connais ! Mais seulement en mode été, pour la rando, les voyages à vélo, en Suisse avec son réseau de petits trains de montagnes. Mais pour la saison hivernale et le ski de rando, je n'avais jamais testé, sûrement un peu effrayée par la logistique : le matériel à transporter est conséquent, les journées sont courtes et le temps de transport ne permet pas forcément d'être sur les skis tôt. Le cycle des Lagopèdes était donc pour moi l'occasion de franchir le pas. Le format proposé est sous forme de mini-raïd de plusieurs jours ; il faut en effet prévoir le temps de transport train + bus. *A posteriori*, je peux dire que ce



format me convient parfaitement : il permet de faire une vraie coupure avec deux vrais jours de ski totalement hors de la civilisation. Et finalement c'est bien moins éprouvant physiquement que les week-ends de deux jours intenses avec un lever à l'aube le samedi en partant de Lyon et un retour tardif le dimanche soir.

Nous préparons les trois week-ends de trois ou quatre jours avec des itinéraires en traversée : il faut penser dénivelée mais aussi distance. Les premiers et derniers jours du raid doivent aussi être flexibles pour rentrer. Les jours du milieu permettent en général de faire de beaux sommets puisque on part du refuge. N'ayant pas la contrainte de retourner au point de départ, place à la créativité ! On imagine de vraies traversées, on redécouvre la géographie et comment les massifs sont reliés sans la contrainte de retourner au point de départ, mais avec celle de trouver des bus permettant de descendre à la gare la plus proche, ou pourquoi pas miser sur l'auto-stop qui fonctionne bien en montagne. Mauriennaise d'origine, me voilà notamment à découvrir ma vallée sous un angle totalement nouveau, comme relier le massif du Thabor aux Aiguilles d'Arves en une journée de ski. Paroles de gardiens de refuge, peu de gens ont pensé à cette traversée et je ne suis pas peu fière de faire partie de ces rares skieurs l'ayant tentée ! Malheureusement, nous n'avons pas pu éviter les grèves SNCF sur deux week-ends mais cela ne nous a pas empêchés de maintenir nos programmes originels, moyennant encore un peu d'adaptation pour trouver des lieux sioux afin de garer nos voitures à mi-chemin. Je n'aurai donc vécu que la moitié de l'aventure, mais bien décidée à poursuivre dans cette voie qui ouvre sur de réelles explorations. »

Alizée : « J'ai beaucoup aimé cette expérience. Elle demande de fait plus d'anticipation en amont (optimiser le sac, se renseigner sur les correspondances, planifier l'itinéraire en fonction des horaires de départ/arrivée des transports...), mais une fois le sac posé dans le train, c'est un mini voyage qui s'offre à nous. Un temps précieux pour mieux laisser derrière nous la semaine de boulot et tourner son cœur vers ce qui vient, apaiser la course effrénée du quotidien et se laisser porter. Accueillir le temps donné comme un cadeau. Apprendre à lâcher prise face aux imprévus. Contempler. Il est bon de vivre le temps. Et il est bon de ne pas avoir à conduire à cinq heures du matin. »

Martin : « J'ai participé au cycle "Lagopèdes alpins" car j'étais motivé à la fois par l'aspect mobilité douce, que je pratique déjà pour d'autres activités (vélo, escalade), et par les randos en itinérance sur plusieurs jours. La combinaison de ces deux aspects promettait à coup sûr de belles aventures. Les points forts : les trajets en mobilité douce se combinent bien avec le mode rando à skis en itinérance sur plusieurs jours. En effet, quand on se balade pendant trois ou quatre jours en montagne, quelle importance de voyager une ou deux heures de plus jusqu'au point de départ de l'itinéraire ? En plus, ce mode de transport n'oblige pas à faire une boucle, pour retourner à la voiture. Enfin, bien entendu, l'intérêt écologique rentre également en jeu !

Quelques conseils pour la mobilité douce :

- Les stations de ski sont généralement les plus faciles d'accès en transport en commun
- Le premier refuge ne doit pas être trop difficile d'accès, pour pouvoir y arriver sans encombre malgré un départ souvent plus tardif que lorsqu'on prend la voiture
- Partir léger, car pas de voiture pour laisser des affaires : les Lagopèdes les plus aguerris partent même chaussures de ski aux pieds !
- Passer en mode aventure : le voyage en transports en commun fait également partie de cette aventure.

Le sujet qui fâche : les dieux de la mobilité douce n'étaient malheureusement pas avec nous cette année. Soucieux eux-aussi de leur âge de départ en retraite, ils ont décidé d'annuler les trains lors de deux des trois week-ends prévus. Nous attendons donc la promotion 2024 des Lagopèdes pour faire mieux. »



Ski adapté à tous les terrains !



Ah ces clôtures de barbelés !

Randonnée Vercors, Presles-Serre Cocu, avril 2023

par Brigitte Barchasz

Elles sont l'ennemi des randonneurs, celles qui les privent de leur liberté d'aller là où ils veulent, là où des chemins cartographiés auraient envie de les guider, hors des sentiers battus. Et pourtant elles sont bien nécessaires à tous ces propriétaires de terres et forêts privées dans leurs désirs légitimes non seulement de préserver leurs biens, mais aussi, sans distinction des saisons, d'anticiper l'été et de se prémunir d'éventuels feux de forêts occasionnés par des « étrangers » indésirables - ceux que nous pourrions être - ou tout simplement de protéger ces intrus si jamais un feu devait se produire.

Ce jour de randonnée dans le Vercors du côté de Presles, fraîche journée d'avril, on aurait pu les maudire ces pancartes d'interdiction et leurs clôtures de barbelés fermées à triple tour – trois lignes de hauteur - pour le cas où l'on n'aurait ni lu ni compris ! Lorsqu'il n'existe pas d'alternatives de sentiers à l'endroit précis où l'on se trouve, un chemin clôturé peut bouleverser un itinéraire. C'est un peu ce qui nous arriva ; toutefois ces clôtures furent, pour nous, sources d'apprentissage à plusieurs points de vue.

Première surprise, le sentier emprunté se poursuivant à l'intérieur d'une clôture, donc passant d'une zone publique à une zone privée, la clôture nous apprit à développer des stratégies de contournement et donc à revoir de façon impromptue notre itinéraire. Puis, à bien nous orienter et relire la carte autrement que celle que nous avons initialement lue. L'itinéraire préparé s'était

pourtant inspiré, en les mettant bout à bout, de circuits existants dans la littérature pour randonneurs aguerris – littérature aussi pléthorique qu'hétérogène. Fichtre ! Il faut croire que leurs auteurs, plus discrets que notre troupeau de quinze bipèdes, se seraient affranchis des règles en franchissant discrètement les obstacles (c'est si tentant), ou bien les clôtures auraient été renforcées et mises à jour ces derniers temps ?

Systématiquement à chaque séance de cartographie sur le terrain, je rappelle que les innombrables réseaux de sentiers noirs continus et noirs pointillés dessinés sur les cartes IGN, non surlignés de couleur, ne donnent aucune information sur leur appartenance privée ou publique. À nous de le savoir, ou de l'expérimenter sur place, ou bien de nous priver de ces chemins en nous contentant de suivre « bêtement » les pistes surlignées de couleur par l'IGN. Travail prémâché pas très original et demandant



moins de temps de préparation. Au Club Alpin avec son esprit d'aventure, n'est-ce pas plus amusant d'explorer et vivre de sympathiques aventures, en toute sécurité, bien sûr ?

Ceux qui n'aiment pas l'aventure réclament des reconnaissances - cela double le coût des randonnées, l'empreinte carbone, et le temps passé au détriment du club : moins de randonnées proposées. Un professionnel accompagnateur en montagne (brevet d'État) nous avait formellement répondu en stage de formation qu'une randonnée bien préparée ne nécessitait pas de reconnaissance. Or durant les stages de terrain, si les techniques de boussole sont approfondies, les mises en situation n'incluent jamais des chemins à clôtures de barbelés - à suggérer !

À notre avantage lors de cette randonnée, la première clôture nous donne l'occasion de monter au lieu de descendre, nous frayant un chemin dans la hêtraie, en direction de la crête des Blaches, pour retrouver le joli sentier de crête descendant du sommet de Serre Cocu. Là-haut, les points de vue panoramiques seraient certainement exceptionnels sans le brouillard et les nuages persistants qui forment notre décor de la journée. Petit cours toponymique au passage : « serre » dans les massifs plutôt méridionaux signifie montagne allongée, et souvent alignement de sommets en crêtes étroites. Le Vercors regorge de serres, tout comme l'Espagne regorge de sierras.

Le temps passe, midi a sonné, il fait froid et venteux, les plus affamés grignotent en attendant le repas. Par chance, la suite du parcours nous ouvre une immense porte sans barbelés, et une très large clairière en pente douce presque sommitale, jonchée de troncs d'arbres et de restes de lapiaz éparpillés, offre aux pique-niqueurs une salle à manger idéale avec vue sur la Grande Cournoise, agrémentée de timides mais chaudes apparitions du soleil. Enfin, après contournement d'autres barbelés, nous réussissons à atteindre le GR du Tour des Coulmes, du nom de cette célèbre forêt domaniale du Vercors. Pour effectuer un peu de dénivelé dans notre improvisation, nous quittons ce GR au profit d'une large sente herbeuse ressemblant à une ancienne zone de coupe d'arbres ; bien raide en pleine pente, elle fait la joie des trailers du groupe, et des vieux montagnards en bonne forme physique. Mais voilà qu'aux deux tiers de la hauteur, contrairement au tracé cartographique, le sentier disparaît dans une forêt désordonnée ; la nature a donc repris ses droits. Ce trait sur carte s'avère non fiable dans sa partie terminale, les 50 à 70 m de dénivelée restante ; une mise à jour IGN / lphigénie / Geoportail serait utile. Ce secteur se nomme La Trompe, véritable tromperie pour randonneurs - ne nous laissons pas duper ! Nous voilà face à un nouveau double défi, celui de l'orientation (nous tirons un peu trop



La forêt des Coulmes

à gauche) et des exercices acrobatiques pour franchir des zones où s'entremêlent hêtres et petits blocs de lapiaz recouverts d'un léger tapis de neige. Exercices de souplesse, nous les sentirons à la fin de la journée. Les chaussures commencent à prendre l'humidité. Après nous être frayés un chemin au milieu de la hêtraie touffue, nous atteignons enfin notre objectif, un morceau du GR9 qui facilite à nouveau la marche et devrait nous ramener plus efficacement à bon port.

Il a neigé (plusieurs centimètres à 1200 m d'altitude), et surtout la froide forêt des Coulmes a bien conservé cette neige tombée lors des dernières 48 heures. Il n'est pas étonnant qu'elle abrite en hiver un site de ski de fond. Mais voilà que l'aventure n'est pas terminée puisque, sur le chemin de descente, distraits par nos discussions, nous loupons probablement une marque de balisage à un croisement de sentiers. Erreur formatrice, elle nous permet encore d'improviser un retour parmi divers sentiers « autorisés » (traduire : sans clôtures). Nous arrivons à un très joli hameau, la Citerne, aux fermes anciennes en calcaire blanc dans un environnement sauvage loin du monde et de la civilisation. Une petite route puis un sentier balisé (si, si !) nous ramène à la Croix Sappey où nous avons garé nos voitures le matin dans le brouillard, un kilomètre avant le hameau de Presles réputé pour son site d'escalade,

même renommé au-delà de nos frontières (« Rock climbing in Presles, France » of course) ; aux beaux jours il est bondé de grimpeurs et de véhicules, ce qui peut expliquer la présence de si nombreuses clôtures mentionnées dans les topos d'escalade. Nous apprendrons au retour qu'une association a même été créée pour gérer les emplacements de parking, favoriser le respect des lieux, et assurer la bonne cohabitation entre grimpeurs et résidents locaux. Une autre expérience rare s'est immiscée dans le brouhaha de notre groupe de randonneurs. Au milieu de la forêt des Coulmes aux allures primitives, avec ses branches d'arbres très moussues et pendouillantes, et ses lapiaz vert mousse absolument magiques, nous avons observé douze minutes de silence absolu tout en poursuivant notre chemin. Belle réussite à quinze personnes. À ce moment-là, l'unique randonneur de la journée croisé en sens inverse, fut impressionné par ce qui ressemblait à une procession funèbre. Mais non, nous écoutions respectueusement le chant des oiseaux.

Les surprises et rebondissements ont jalonné nos 18 km, mais la plupart des participants ont adoré l'aventure, « un plaisir » ; « il vaut mieux fouiller les chemins noirs que suivre les voies tracées. C'était une belle rando. Aussi belle que celle des orchidées l'an dernier ».

L'ÉQUIPEMENT INDISPENSABLE POUR LA PRISE DE DÉCISION



Caractéristiques techniques :

- Poids : 1 500 grammes
- Temps de chargement : 1/2 journée à 2 jours
- Autonomie : 1 saison
- Alimentation : Stages, conférences, formations



Découvrez toutes les offres de formations ANENA sur www.anena-formation.com

Aux Sources de l'Alpinisme

par Eric Asselborn



Le départ de Saussure et de sa caravane vers le col du Géant en 1788. Dessin de Levêque.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les Alpes sont comme un sous-continent peu exploré, siège d'un intense cabotage et de difficiles traversées. Les grands cols sont connus de toute ancienneté, et les Celtes savent qu'ils ont des cousins au sud des Alpes, les Liguro-Celtiques. Les Gaulois iront « visiter » Rome en 380 av. J.-C. Les cols du Petit-Saint-Bernard et du Grand-Saint-Bernard font alors l'objet d'intenses traversées et conflits. Les sommets sont ignorés, voire craints si l'on en croit la mythologie des siècles derniers.

Les Alpes sont inventées en Suisse !

C'est le naturaliste et chercheur zurichois, Jean-Jacques Scheuchzer qui explore le premier de manière savante ses montagnes helvétiques, dans le sillage des Lumières.

Le sentiment de la montagne

Le sentiment de la montagne est inventé par deux Suisses : Albrecht von Haller qui lance aussi l'helvétisme et Jean-Jacques Rousseau, qui invente l'escapade amoureuse en montagne. Les Chamoniards ne sont pas en reste, et accompagner la course au Montanvers et à la Flégère devient leur gagne-pain.

Horace-Bénédict de Saussure précise, en août 1760, « j'allai seul et à pied, visiter les glaciers de Chamouni, peu fréquentés ». Il fait afficher son annonce sur la porte de l'église : « Dix Louis à celui qui ira au sommet ». À « l'insu de son plein gré », Saussure lance l'alpinisme. Il faut maintenant l'inventer.

Pour explorer les Alpes, il invente le tourisme vertical : le dénivelé ne fait plus peur, il est recherché. Saussure montre aussi un vif sentiment de la montagne mais le but ultime c'est la géologie. Il s'agit d'un alpinisme « utile ». Saussure invente le concept de guide de montagne, qui est d'abord un guide de trek, mais aussi un guide muletier et un guide de glace. Il en fixe le tarif de 4 à 6 £P/j soit 5 à 7F/j. La location d'un mulet coûte de 3 à 4 £P/j puis 6 F/j (le meilleur terrain à Chamouny se vend 130F /m²). Il n'y a pas alors de montagne sans guide.

Les maroniers de l'hospice du Grand-Saint-Bernard occupent une place à part et leur création est sans doute substantielle à la fondation de l'institution, vers le XI^e siècle. Ils aident les voyageurs à passer le col, et le cas échéant, aidés de leurs chiens – les fameux chiens de la race Saint-Bernard, parfois aussi appelés marons –, ils recherchent les voyageurs et pèlerins perdus dans la neige. Ce ne sont pas des guides.

La conquête du sommet du mont Blanc

C'est l'acte fondateur de l'alpinisme : conquérir une montagne sans autre objectif que ladite conquête, exit la chasse, les cristaux et la contrebande. Les adeptes de ces anciennes activités courent d'ailleurs les montagnes depuis l'aube de l'humanité.

À la suite de l'appel lancé par Saussure il y a de nombreuses tentatives :

- **Les 13-14 juillet 1775** : Couteran, Michel et François Paccard, Victor Tissay font la première des Grands Mulets.
- **Le 1er septembre 1775** : Blaikie et Michel-Gabriel Paccard font la première traversée du glacier des Bossons et la première tentative de l'aiguille du Goûter.
- **Les 12-13 juillet 1783** : Marie Coutet, Jorasse et Etienne-Joseph Carrier atteignent presque le Petit Plateau. Jorasse est sévèrement atteint par le soleil ; il en tire la conclusion qu'il faut absolument monter avec un parasol
- **Les 17-18 septembre 1784** : Marie Couttet, Cuidet, Bourrit (il abandonne rapidement), Jorasse, Gervais font la première de l'aiguille du Goûter et la première du Dôme du Goûter.
- **Les 7-8-9 juin 1786** : François Paccard, Carrier, Claret-Tournier, Marie Couttet, Pierre Balmat des barats et le fameux Jacques Balmat des bots font la première des Rochers Vallot, la deuxième du Dôme du Goûter. Jacques Balmat des bots passe la première nuit de l'histoire dans la neige.



Pierre Simond [1728 - 1780], à l'âge de 46 ans, le premier guide de montagne, en appui-ramasse.

- **Les 7-8 août 1786** : Michel-Gabriel Paccard avec Jacques Balmat des bots pour « ouvrier » atteignent le sommet en 15 heures par l'Ancien Passage inférieur. Paccard fait des observations philosophiques au sommet pendant 20 minutes.

La première au sommet est donc une course sans guide. Un premier alpinisme est né et le 5 juillet 1787, Cachat géant, Alexis Claret-Tournier et Jacques Balmat des bots font la seconde course au sommet du mont Blanc en 23 heures. Le 3 août 1787, Saussure, accompagné de 15 guides et porteurs, conquiert le sommet. Il raconte sa course avec de nombreux détails, et l'année suivante il fait dessiner sa course au col du Géant.

Le jardin de Talèfre, le mont Blanc, puis la traversée du col du Géant restent les seules courses offertes aux premiers alpinistes, mais certains guignent l'aiguille du Midi, voire la Verte. La traversée (haute) glaciaire des Bossons est une course de glace recherchée.

LES PRÉCURSEURS



Johann Jakob Scheuchzer [1672 - 1733]
Docteur en médecine [1694], il devient médecin de la ville de Zurich en 1696. Il publie, en 1706, la *Beschreibung der Naturgeschichte des Schweitzerlandes* et, en 1708, son *Itinera alpina tria*, texte en latin décrivant ses voyages et exploration dans les Alpes helvétiques.

Scheuchzer à l'âge de 33 ans

Gottlieb Sigmund Gruner [1717-1778]

Juriste, et naturaliste bernois. On lui doit de nombreux écrits naturalistes sur les Alpes. Le plus connu traite des glaciers suisses : *Die Eisgebirge des Schweizerlandes...*, édité à Berne en 1760. C'est une « compilation érudite, un guide d'excursions et un poème des forces élémentaires ». C'est son œuvre majeure et, malgré ses imperfections, elle représente le premier ouvrage de glaciologie.



Saussure à l'âge de 56 ans, peint par Saint-Ours. Le savant est alors malade.

Horace-Bénédict de Saussure [Genève, 1740 - Genève, 1799]

Esprit universel, il s'intéresse, avec succès, à de nombreux sujets de physique et d'histoire naturelle (géologie, météorologie) autrefois rassemblés sous le nom de géographie physique. Il passe à la postérité principalement pour son rôle de géologue de terrain, de concepteur d'instruments de physique, de pionnier de l'alpinisme : il est le gentilhomme-montagnard de Sainte-Beuve.

Michel-Gabriel Paccard [1757-1827]

Premier médecin de Chamonix. Il est aussi un naturaliste, passionné de montagne et le conquérant du mont Blanc.

Michel-Gabriel Paccard à l'âge de 31 ans, portrait par Bacler d'Albe, aux armes des Alpes.





Glissade intempestive

par Snowy Allen (Lederlin)

©collection CAF

Samedi 25 mars. Dernier jour d'une échappée en Vanoise. La fête est finie. Nous rentrons une journée plus tôt à Val d'Isère, battant en retraite précipitamment devant la météo prévoyant pour demain la fureur du ciel. On pourra passer le dimanche avec Bobonne ou Bobon et aller à la messe. Trop tard : le vent d'ouest chargé de neige a soufflé toute la nuit en rafales sur les petits chalets du refuge de la Leisse qui ressemblent comme un frère à ceux du Fond des Fours ou de la Femma dont nous sommes partis hier matin. Aller du dortoir au réfectoire sur la neige dure ou apporter les plats depuis la cuisine nécessite par ce temps d'être équipé. Avec les pieds nus dans les crocs, sauf à mouiller les chaussettes, les chutes ont été nombreuses et douloureuses. Ne parlons pas d'expédition nocturne aux toilettes situées en contrebas.

Départ vers 8 h 30, masques et fermetures goretex remontées jusqu'au nez, mais vent dans le dos. Remontée de la vallée de la Leisse. Temps blanc. La trace du skieur à dix mètres devant soi, dans environ une quinzaine de centimètres de fraîche recouvrant la neige mouillée trouvée hier pour rejoindre le refuge, se devine à peine. Le premier ne voit même pas une dépression et tombe derrière une corniche de neige que le reste de la colonne contourne. Au droit des lacs, nous obliquons vers l'est pour rejoindre à environ 3000 m la crête entre la pointe Boussac et celle du Grand Pré. La montée en pente ouest exposée au vent est rapide mais dans peu de neige fraîche et quelquefois de la neige dure plus ancienne. La crête atteinte vers 11 h 40 est balayée par de fortes rafales de neige. Arrêt-minute pour enlever les peaux, serrer les fixations, mettre le casque pour la

« Aucun bruit, purée totale. Trente mètres plus bas environ, je rencontre les premiers paquets de neige disloqués, entends les cris et vois s'agiter en aval des silhouettes sur un champ de neige chaotique de blocs. »

descente. Justement, je n'arrive pas à fixer le mien sur un crâne déjà encombré du bonnet de laine et de la capuche de la goretex. Quelqu'un, sans doute l'habituel serre-file, crie de me grouiller. Il y a moins d'une minute que les dernières silhouettes se sont évanouies rapidement dans le brouillard et la pente, lorsque, dernier de la colonne, j'amorce la descente sans aucune visibilité. Le versant est, sous le vent, est chargé de neige fraîche déposée pendant la nuit et la matinée. J'arrive immédiatement sur une cassure d'une hauteur de 30 cm environ qui ne me fait pas tomber et me retrouve glissant en dérapage sur une pente de neige dure, sans me douter de quoi que ce soit. Aucun bruit, purée totale. Trente mètres plus bas environ, je rencontre les premiers paquets de neige disloqués, entends les cris et vois s'agiter en aval des silhouettes sur un champ de neige chaotique de blocs. Deux grosses corolles orange d'airbags se sont épanouies dans la blancheur irréelle qui nous immerge. Je comprends alors qu'une coulée de neige est partie sans bruit juste avant moi, depuis la cassure rencontrée, a glissé sur la neige dure de la veille et a embarqué le groupe. La situation semble être la suivante : les deux premiers skieurs à descendre ont précédé le départ de la plaque (environ 20 m de large par 0,30 m de haut).

Un troisième se trouvait sur le côté. Tous les autres ont peu ou prou été pris et bousculés dans son glissement sur 100 m. Manquent deux personnes : l'une est localisée très vite par son bâton. Son déneigement commence. L'autre sortira toute seule très en aval sans que nous le sachions, ce qui causera une grande inquiétude pendant quelques minutes. La skieuse ensevelie sous 50 à 80 cm est sortie d'un trou grand comme une grosse baignoire au bout de 4 à 5 minutes de pelletage au plus. Le secours en montagne, immédiatement averti pour la forme, conseille de repartir le plus vite possible pour éviter le refroidissement de la personne ensevelie, si elle peut marcher. Il rappellera régulièrement. Notre colonne se remet en route une demi-heure à trois quarts d'heure plus tard. Nous arriverons au sommet du télésiège de Grand Pré, à 2 km du lieu de la coulée vers une heure et demie. Les secouristes nous y attendent et prennent en charge la skieuse selon un protocole qui la conduira à l'hôpital de Bourg-Saint-Maurice.

Fin chaotique d'une semaine superbement commencée. À notre tableau de chasse, depuis le refuge du Fond des Fours à 700 m au-dessus de Val d'Isère, nous avons inscrit le col de Calabourdane et le col des Roches puis la pointe de Méan Martin, 3 330 m (1 200 m de dénivelé terminés en crampons), plus le col des Fours en dessert pour les affamés ; à partir du refuge de la Femma, la pointe de la Sana (3 309 m, D+1 100 m) augmentée d'une descente et remontée de 400 m vers les Barmes de l'Ours, ces trois premières randos par grand beau

* Sur la carte IGN au 1/25000, le tracé bleu de l'itinéraire ski qui a été suivi franchit une distance d'environ 75 m entre les cotes 3 000 et 2 950 m soit une pente de 67% et 34° de moyenne (évaluation) puis s'infléchit pour passer de la cote 2 950 à 2 900 m en environ 95 m soit une pente de 53% et 28° moyens.

« **L'impossibilité d'apprécier visuellement la situation de la descente semble être la cause déterminante de la mésaventure. Chance qu'il n'y ait eu aucun blessé, belle leçon d'humilité et avertissement sans frais sur la nécessaire vigilance en montagne. »**

temps et poudreuse incroyable pour une fin mars, enfin la crête de la Côte Chaude, antécime de la pointe du Grand Vallon et retour par le col du Lac (boucle d'environ 21 km, D+ 1 200 m) par temps voilé. Le lendemain, veille du 25 mars, nous avons rejoint le refuge de la Leisse par le col de Pierre Blanche sur neige mouillée et temps très gris.

On peut gloser à l'infini sur les conditions de la course, les causes possibles de l'incident. Le BERA annonçait l'avant-veille un risque 3 à cette altitude. Notre groupe de 13 cafistes comportait 4 randonneurs très expérimentés qui ont suivi sans faille, au GPS, l'itinéraire bleu* de la carte dans un brouillard à couper au couteau. L'impossibilité d'apprécier visuellement la situation de la descente semble être la cause déterminante de la mésaventure. Chance qu'il n'y ait eu aucun blessé, belle leçon d'humilité et avertissement sans frais sur la nécessaire vigilance en montagne.

Merci aux bergers qui ont guidé et ramené tous les moutons à notre étable lyonnaise.

DES PHOTOS, DES PHOTOS !

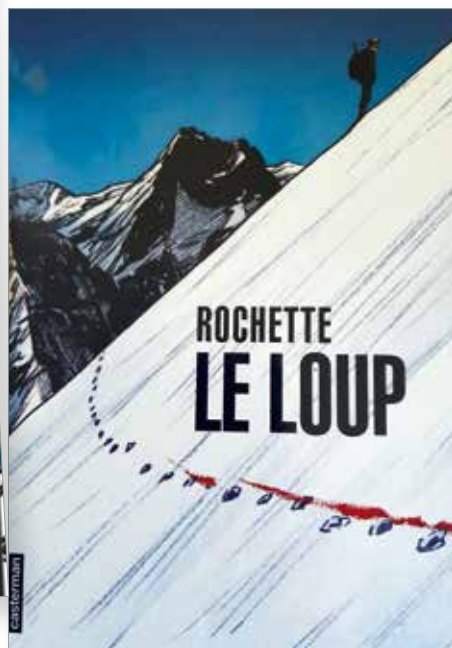
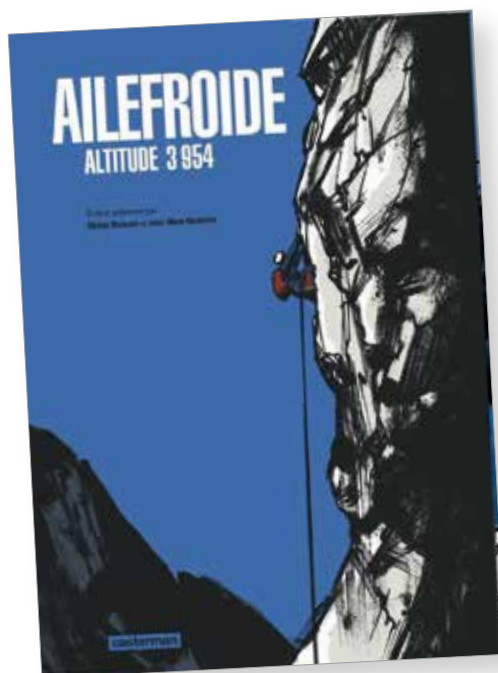
Depuis 5 ans (20 numéros), nous vous proposons un portfolio. Les deux tiers d'entre eux ont été réalisés grâce à vous, nos lecteurs. Aussi, nous souhaiterions mettre à l'honneur les plus belles (c'est très subjectif, j'en conviens) photos que vous nous enverriez. Le comité de lecture espère que toutes les activités du club puissent être représentées. Une belle photo n'est pas forcément prise avec un beau ciel bleu. Les couleurs, les contrastes, le sujet rentreront en ligne de compte. Ces envois se transformeront en un portfolio (voire deux en cas d'affluence). Vos photos devront avoir une très bonne définition (au moins 2Mo). 2 ou 3 photos par personne suffisent. Nous comptons sur vous.

À adresser à granier.christian@gmail.com



À la bibliothèque

Spécial BD



Et pourquoi ne pas lire à la file les trois BD récentes de **Jean-Marc Rochette** ? C'est le meilleur moyen pour s'imprégner de cette atmosphère particulière. À plus de 60 ans, il s'est mis à écrire scénarios et textes, lui qui a toujours été peintre, dessinateur et illustrateur. Ce n'est pas une trilogie ; les trois livres peuvent se lire séparément, mais ils ont un même personnage central, la montagne.

Ailefroide 3 954 est un récit autobiographique de près de 300 pages, le plus gai des trois, dans lequel le jeune Jean-Marc se destine au métier de guide, pour finir dessinateur. Le CAF de Grenoble y est souvent évoqué. C'est le massif des Écrins qui est à l'honneur.

Le loup se lit beaucoup plus vite. Lire n'est pas le bon verbe car les textes sont réduits au minimum ; faute de personnages, il ne peut y avoir de dialogues. Deux protagonistes monopolisent l'image : le berger et le loup. C'est le livre le plus dur. L'ambiance est lugubre, sinistre. Beaucoup de planches sont à dominante noire (la nuit) ou blanche (la neige). Si une partie de *Ailefroide 3 954* se passe à Grenoble, ici on ne descend jamais plus bas que le village (Saint Christophe-en-Oisans, où l'auteur habite un des hameaux d'altitude). La relation homme/bête est empreinte de rivalité, de lutte à mort mais aussi de respect. C'est un livre fort.

Quant à **La dernière reine**, elle alterne les séquences parisiennes dans le milieu artistique avec les magnifiques paysages du Vercors, sur fond d'histoire d'amour entre une « gueule cassée » de la première Guerre mondiale et la sculptrice qui lui refait le visage. L'ours remplace

ici le loup, mais on retrouve le rapport qu'on qualifierait aujourd'hui d'écologique entre Edouard et l'ours, tous deux enfants du plateau, aussi gênants l'un que l'autre pour les villageois. La vision crépusculaire de la dernière partie se perçoit d'autant plus que l'auteur a déclaré que ce livre sera son dernier.

Peu de dessins comme ceux de Rochette nous rapprochent à ce point de la montagne, belle mais aussi sauvage et hostile.

Après les trois « Rochette », pour vous détendre, optez pour **Dans l'ombre du Mont Blanc**, d'**Alice Chemama**. Sur un mode léger et humoristique, même s'il est question de légendes qui font peur aux enfants et de tragédies en montagne, l'auteur nous conte son itinérance dans une Haute Savoie qu'elle découvre. À conseiller pour un public jeune et peu connaisseur du massif.



Jean-Pierre Frésafond nous a quittés jeudi 4 mai



par Bernard Conod



Des moments exceptionnels que ces soirées au coin du feu en Provence où Jean-Pierre entonnait de sa voix de stentor une chanson paillardes, un verre de vin à la main ! Que de joyeuses veillées en haute montagne ou au bivouac. Jean-Pierre aimait débattre sur des sujets de société. Amateur de bon

vin, entreprenant avec les filles, boute-en-train. Un vrai personnage de Shakespeare.

Né en 1936, Jean-Pierre a commencé sa carrière comme agriculteur. Il est arrivé au Club Alpin en 1962 dès son retour du service militaire en Algérie. Il était vêtu en parachutiste pour cette première sortie d'escalade à Solutré ! Il avait soif d'aventures et la montagne est vite devenue le fil conducteur de sa vie. Il se fait remarquer par sa jovialité et son enthousiasme. S'il n'était pas un des plus forts grimpeurs du club, il compensait par son énergie, son goût pour l'organisation et les projets ambitieux. Il a participé puis organisé de nombreuses expéditions en Himalaya, en Iran et dans les Andes.

Sa liste d'ascensions en montagne est impressionnante : éperon Walker aux Jorasses, pilier Bonatti aux Drus, premières dans le Vercors, etc... Sa plus marquante

réussite fut l'expédition lyonnaise au Gasherbrum II (8 035 m). Sous ses dehors truculents, Jean-Pierre cherchait un sens à sa vie. Il a été un auteur prolifique sur des sujets éclectiques, notamment concernant le père jésuite Teilhard de Chardin. Il avait créé en octobre 2007 l'association lyonnaise Pierre Teilhard de Chardin, émanation indépendante de l'association parisienne « Les Amis de Teilhard de Chardin » et en a assuré activement la présidence jusqu'en mai 2015. Ses livres allaient des récits d'expéditions, Gasherbrum, Nanga Parbat, au questionnement sur les religions. Pendant les années 1980 à 1983, il fut un excellent président de la section lyonnaise du Club Alpin. Il présida aussi le prestigieux GHM de 1984 à 1990. Devenu un notable reconnu (prudhommes, présidence d'associations), ses articles dans les revues de montagne déclenchaient souvent des polémiques. En 2005, il fut nommé chevalier dans l'Ordre national du mérite.

Jean-Pierre n'a pas fait qu'escalader des parois, voyager ou philosopher, il avait créé sa petite entreprise, autre aventure.

Ces dernières années, le déclin cognitif a eu raison de sa forte personnalité et de son appétit de vivre.

Toutes les condoléances du Club à son fils Pierre-Benjamin et sa sœur Anne-Marie qui l'ont accompagné jusqu'à son départ.

Ndlr : la bibliothèque du club possède deux livres de Jean-Pierre :
Expédition au Gasherbrum II, Lyon premier 8000, éd. presses de la cité, 1977
La revanche de l'Himalaya, l'aventure humaine au Nanga Parbat éd. Jml, 1980

LES MONTAGNES SONT PARMIS LES DERNIERS ESPACES SAUVAGES DE LA PLANÈTE.
SI NOUS NE PRENONS PAS SOIN D'ELLES,
OÙ POURRONS-NOUS ENCORE NOUS RESSOURCER ?

AGISSONS ENSEMBLE : REJOIGNEZ MOUNTAIN WILDERNESS
ASSOCIATION NATIONALE DE PROTECTION DE LA MONTAGNE
WWW.MOUNTAINWILDERNESS.FR

 mountainwilderness

Neurado Pisco © Racathé Florian

LOCATION ATELIER VENTE

SKI DE RANDO
RANDONNÉE
ALPINISME
RAQUETTE
ESCALADE
BIVOUAC
SNOW
TRAIL
SKI



*SUR PRÉSENTATION DE LA LICENCE FFCAM EN COURS DE VALIDITÉ. OFFRES NON CUMULABLES. VOIR CONDITIONS EN MAGASIN

04.78.34.59.55
www.espacemontagne-lyon.fr

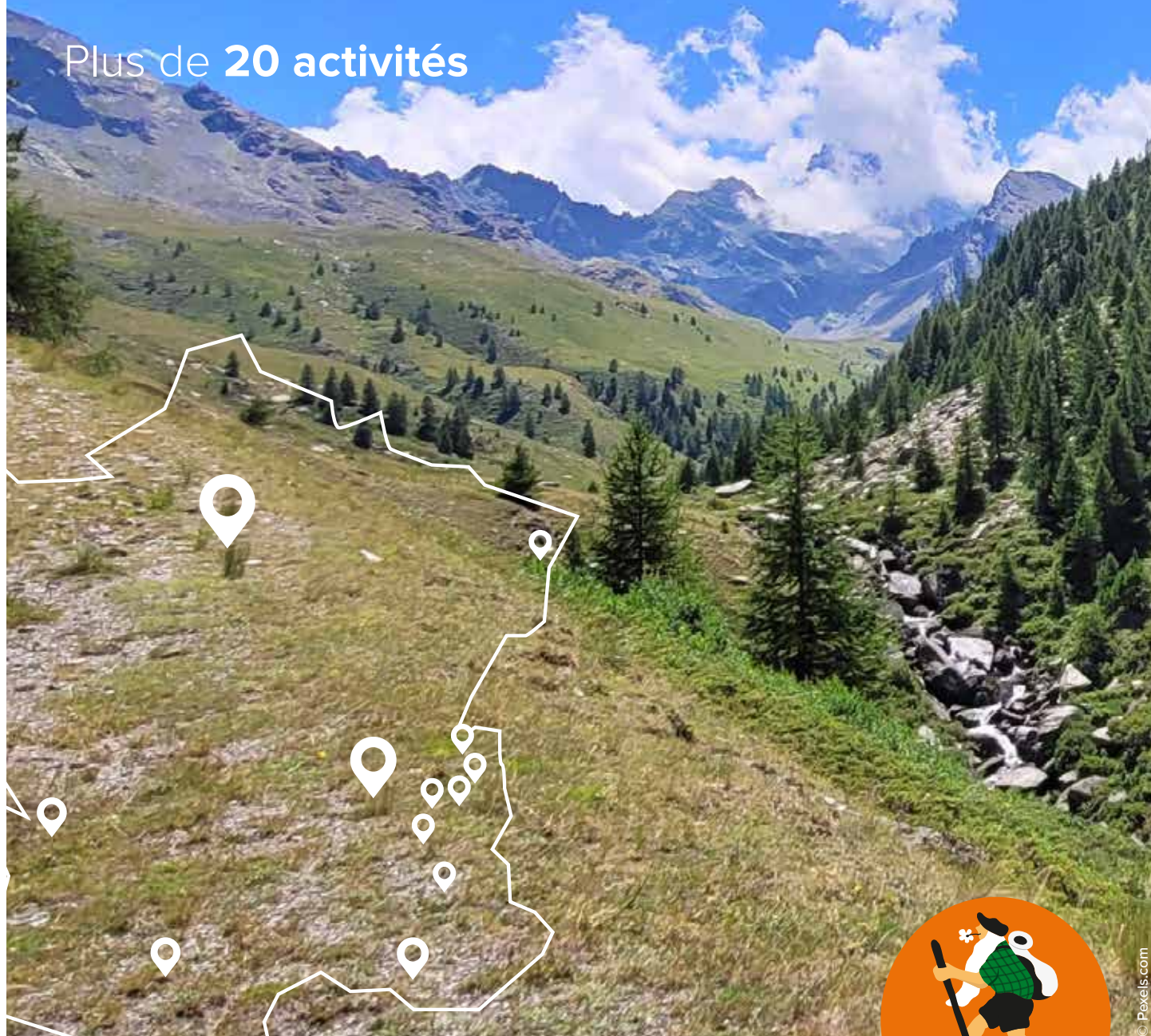
FRANCHEVILLE
63 Avenue du Chater

OFFRE
LICENCIÉS FFCAM
-10%
SUR TOUT LE MAGASIN*

TOUT L'OUTDOOR EST AU VIEUX CAMPEUR

Plus de **20** activités

Adhérents du CAF,
Au Vieux Campeur
est votre partenaire,
venez en profiter !



f @ y | www.auvieuxcampeur.fr

PARIS • LYON • THONON-LES-BAINS • SALLANCHES • TOULOUSE-LABÈGE •
STRASBOURG • ALBERTVILLE • MARSEILLE • GRENOBLE • CHAMBÉRY •
PARIS PRINTEMPS HAUSSMANN • GAP • BORDEAUX (ouverture mai 2023)



**Au Vieux
Campeur**